

# match

DANS CE NUMÉRO :

## La Coupe du Monde

*Le plus grand hebdomadaire sportif*



COLOMBES : FRANCE-BELGIQUE (3-1). — Animés d'un moral merveilleux et mieux inspirés que leurs courageux adversaires, les Français ont passé le premier tour de la Coupe du Monde aux dépens des Belges. Voici une phase critique pour les buts de la France. Di Lorto a sauté plus vite que Isemborghe et repousse la balle de la main ouverte. On a eu chaud ! Vous reconnaissez dans le paquet, Diagne, Cazenave et, à la gauche, Bastien et Heisserer (de dos).

(VOIR NOTRE REPORTAGE SUR LA COUPE DU MONDE, PAGES 8, 9, 10, 11, 12 et 16.)



# Le dix-septième meeting annuel de l'Aéro-Club d'Auvergne



Gilbert Sardier, président de l'Aéro-Club d'Auvergne.

(Clermont-Ferrand-Aulnat.  
De notre envoyée spéciale.)

Il y avait, pendant la guerre, une escadrille dite des sportifs. C'était la 77. Elle comprenait André Boillot, champion de courses d'automobiles, Henri Decoin, champion de natation, Mouronval, Strohl, Fellounan, rugbymen.

Elle comprenait aussi deux amis inséparables, deux héros de la chasse aérienne.

L'un était un des plus célèbres champions français d'avant la guerre. Il excellait dans tous les sports : athlétisme, tennis, vélo, football et, encore plus, rugby, où il fut plus de dix fois international.

L'autre avait brillé... et brille encore... dans le sport vélocipédique et le cross-country. Mais la boxe surtout l'attirait. Il n'avait que seize ans lorsqu'il parut pour la première fois sur le ring. Au troisième round, il envoya son adversaire k. o. Déjà, il entrevoyait le sourire parfumé de la gloire.

Hélas ! Son second adversaire vengea le premier et la gloire lui fit la grimace.

Elle ne devait pas tarder à disparaître, mais ce ne fut plus, sur le ring, une gloire pacifique bien que cognant ferme.

Ce fut, dans un ciel de combat, une gloire tournoyante sur le carnage, les yeux rougis aux lueurs des incendies.

Car les deux jeunes gens, sportifs et braves, sont devenus des as de l'aviation.

Le premier s'appelait Maurice Boyau.

Vingt ans ont passé, mais personne ne l'a oublié dans le monde de l'aviation ni dans celui des sports. Il a trouvé la mort en combat aérien, peu de temps avant l'Armistice, le 16 septembre 1918, alors qu'il avait à son tableau de chasse 35 victoires, dont 23 Dragons, le gibier le plus difficile à abattre.

Le deuxième s'appelle Gilbert Sardier.

A vingt et un ans, il fut promu au com-

mandement d'une escadrille (l'escadrille des Coqs, la 48), ce qui est un fait unique.

Après la guerre, il fut un des plus actifs propagandistes de l'aviation privée en France et du vol sans moteur et, dès 1920, il fonda avec Louis Chartoire l'Aéro-Club d'Auvergne.

Avec un tel animateur, cet aéro-club, qui était déjà un des premiers en date, devait toujours demeurer un des premiers quant à l'importance et, chaque année, la fête de l'Aéro-Club d'Auvergne est considérée comme la principale des fêtes d'aviation de province.

Cette année, elle a revêtu un éclat tout particulier, non pas par le nombre des avions inscrits aux divers concours, mais par l'importance des améliorations et des nouveaux aménagements apportés à l'aérodrome d'Aulnat et que, pour la première fois, un cortège officiel a visité, cortège composé de MM. le général Houdemon, membre du Conseil supérieur de l'Air, le général Ducasse, commandant le 13<sup>e</sup> Corps, Andraud, ancien sous-secrétaire d'Etat à l'Air, Gilbert Sardier, président de l'Aéro-Club d'Auvergne, le lieutenant-colonel de Moussac, commandant du G.A.R. 513, le capitaine Bollet, représentant M. Sadi-Lecointe, Hennequin, ingénieur en chef des Ponts et Chaussées, Haguenau, directeur des travaux et installations du ministère de l'Air, et de nombreuses personnalités régionales.

Il était près de dix heures lorsque le général Houdemon et sa suite pénétrèrent sur le terrain d'Aulnat, plaine insolite posée par un caprice de la nature au milieu des puys volcaniques de la vieille Arverne.

Après une prise d'armes en l'honneur du général Houdemon, la tournée commença. Nous avons visité tour à tour les casernes, la section d'aviation populaire et son centre de perfectionnement (ancien centre de boursiers de pilotage), puis nous avons assisté à une démonstration de nivellement de terrain au moyen d'appareils modernes qui enlèvent sept mètres cubes de terre à chaque pelletée... si toutefois on peut appeler ainsi cette masse de terre...

Après un banquet où le coq au vin, aussi annuel que le meeting lui-même, fut servi sur l'aérodrome, MM. Gilbert Sardier, diverses personnalités clermontoises, enfin M. Andraud et M. le général Houdemon, prirent la parole, et le meeting commença.

Ce fut une fête en tous points réussie. Je crois qu'il y a peu de régions où le goût de l'air soit aussi développé que dans celle du Puy-de-Dôme. Le nombreux public venu ce dimanche à Aulnat en a donné une preuve de plus.

A côté des virtuoses tels que Paul Codos, Mlle Elisabeth Lion et les officiers de Mourmelon, il y eut des exhibitions très réussies des pilotes de l'Aéro-Club d'Auvergne et de Vichy. Citons notamment MM. Sendral, Chartoire et Melin, les deux premiers dans des vols acrobatiques et le second, Vieille Tige, dans une présentation de l'« Aile volante ».

Le mauvais temps obligea de remettre la Coupe d'Auvergne, mais la Coupe Collangettes (hélice calée) fut gagnée par l'Aéro-Club d'Auvergne, devant l'Aéro-Club de Vichy, et la Coupe Radio-Air très brillamment enlevée par l'équipage Krinen-Marin, alors que l'équipage Demay-Sire se classait second.

Il faut féliciter M. Gilbert Sardier, qui ne s'est pas contenté d'être lui-même un as de l'aviation, mais qui, de plus, a réussi à donner le goût de l'air à toute une région, une des plus belles de France : l'Auvergne.

ALEXANDRA PECKER.

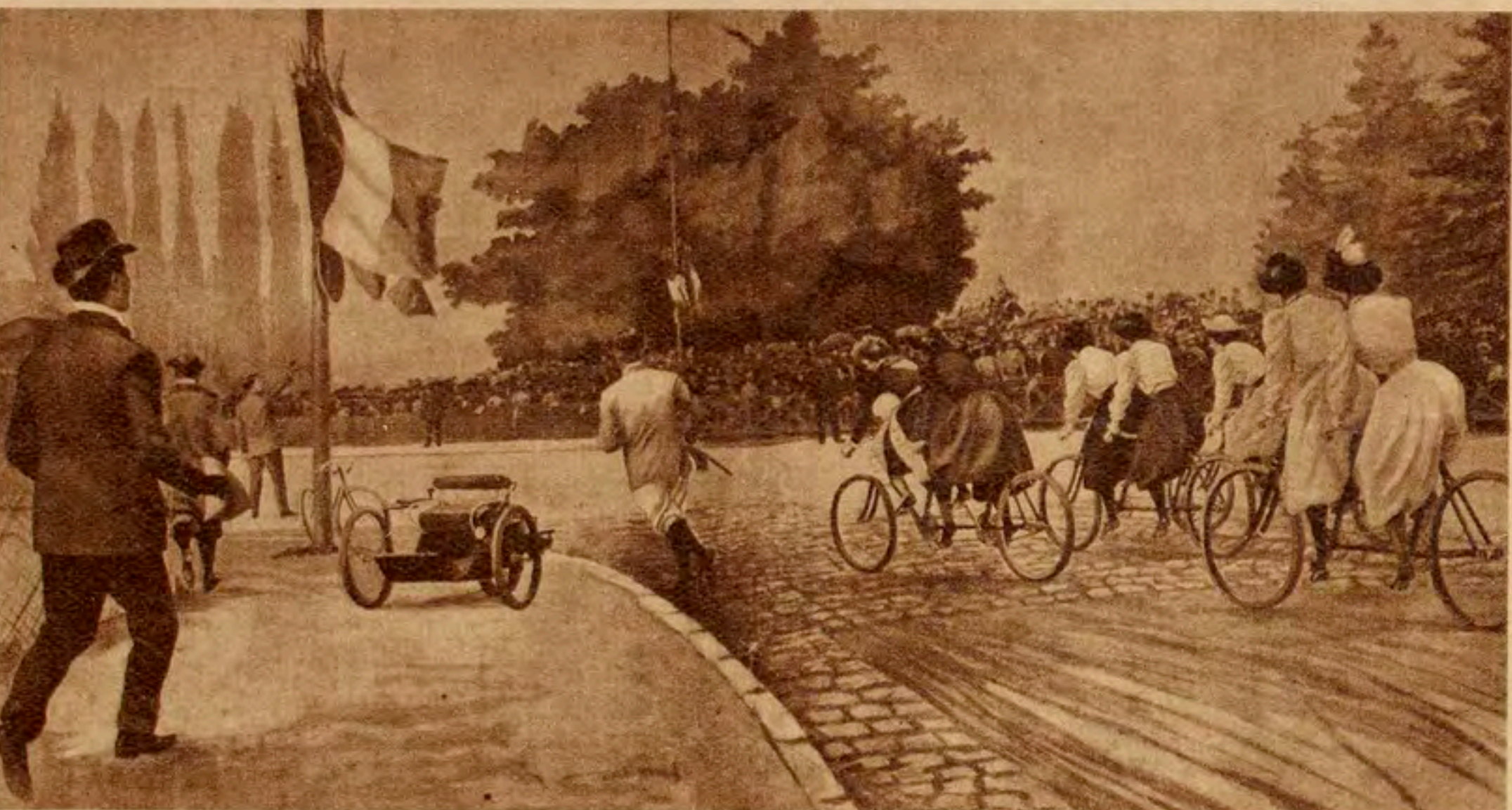


Trois gracieuses cyclistes admirées à la « Journée Mondaine de la Bicyclette ».



Les artistes sont en fête. Ils ont eu, la semaine dernière, leur championnat automobile et leur championnat cycliste avec la journée mondaine de la bicyclette organisée par la Chambre Nationale du cycle et du motocycle, dans le décor somptueux du Jardin d'Acclimatation. Car il y avait beaucoup d'artistes parmi les engagés du concours d'élégance à bicyclette. Et les artistes auront encore, le 15 juin, leur journée hippique sur l'hippodrome du Tremblay.

L'art et le sport se conjuguent au moins de juin. Et ce n'est pas d'hier que date cette heureuse rencontre de l'art et du sport. Au début du siècle, « l'Echo de Paris » avait organisé un championnat des artistes à bicyclette autour de Longchamp. Nous avons trouvé, de cette époque, la composition suivante, que nous reproduisons ci-dessous, pour en rappeler le souvenir et montrer ce qu'était l'élégance sportive il y a sept lustres.



Les courses d'artistes. Composition d'après nature par Genilloud (Collection du « Vélo Illustré »).

## LA PROVINCE PARLE

Premier Pas Dunlop, Prix Wolber, deux épreuves de jeunes dont on peut attendre d'excellents enseignements, et souvent d'excellents champions ; mais aussi, mais surtout, d'excellents espoirs que la province conserve trop jalousement et qui peuvent trouver, dans des épreuves de ce genre, l'occasion de se montrer et, parfois, de commencer une carrière fructueuse à tous points de vue. Le grand espoir des Charentes, Pierre Proust, était troisième du Premier Pas Dunlop, à Monthléry, il y a deux ans. Et il y a encore trois ou quatre jeunes qui coururent la finale de ce Premier Pas et que la province — le Sud-Ouest — semble « préparer » pour des compétitions intéressantes. Paramon, qui fut un gagnant de finale également, fera certainement parler de lui lorsque l'âge lui permettra de fournir des efforts utiles. L'Angévain Roger Chapin, qui vient de gagner le Premier Pas Dunlop 1938 a gagné si plaisamment qu'on peut penser qu'il ne restera pas sur ce premier succès.

On vous dit, d'autre part, ce que fut ce Grand Prix Wolber qui nous valut les années précédentes la confirmation des possibilités que possédaient les Archambaud, Speicher et Vietto. La victoire de Boulard, de Quimper, dans la quatrième étape, les belles courses de Piboul, de Bordeaux, de Lamure, de Dijon, montrent que la province possède des coureurs dont on ne saurait nier la qualité. La décentralisation, aidée par les deux épreuves de jeunes dont nous venons de parler, est donc en bonne voie. Les dernières saisons routières avaient déjà prouvé que la Bretagne qui, pendant long-

temps, eut les frères Le Drogo comme meilleurs représentants leur avait donné d'excellents successeurs. Le Circuit de l'Ouest était pour quelque chose dans ces révélations. La région méditerranéenne eut, elle aussi, une équipe de fort bons coureurs, le dernier Circuit de Paris nous ayant encore prouvé que Le-sueur pouvait être considéré comme un des meilleurs. Enfin, la région du Sud-Ouest avec les Lapébie, Maye, Virol, Fréchaut, Hargues, Marcaillou, Ducazeaux est riche en coureurs de premier plan.

Il n'est, il faut bien le dire, que le Nord et l'Est qui n'ajoutent rien au contingent de bons routiers que nous possédons. On ne saurait dire que le nombre des grandes courses disputées sur les parcours de ces deux régions intervient utilement par les facilités qu'elles offrent aux jeunes régionaux qui les habitent. On court beaucoup de belles épreuves dans le Nord et l'on n'en court guère dans l'Est. On peut même dire que la région de Nancy est une des moins favorisées sous ce rapport. Or, le Nord comme l'Est ne nous donnent rien de nouveau, et il ne semble pas qu'on puisse trouver un moyen de changer la face des choses dans ces contrées. Manque d'émulation ? Manque de compétitions utiles ? Manque d'encouragements ? Il y a sans doute de tout cela dans le cas que nous signalons. Ne pourrait-on se préoccuper quelque peu de trouver un remède à ce qui est, en somme, un mal ? Car le sport cycliste est trop florissant pour qu'on ne s'intéresse pas à cette question.

RENE BIERRE.

R.L.D. 15



**90 millions**

tel est l'énorme enjeu qui sera distribué aux gagnants de la tranche spéciale du

**GRAND PRIX DE PARIS**

Prenez votre chance  
au tirage sweepstake.

**LOTÉRIE NATIONALE**

RÉDACTION-ADMINISTRATION

25, rue d'Aboukir - PARIS (2<sup>e</sup>) - Tél. Turbigo 52-00 et 96-80

CHEQUE POSTAL : 2188-23 PARIS

Aucun envoi n'étant fait contre remboursement, prière de joindre le montant à chaque commande. — Pour tout changement d'adresse, ne pas oublier de joindre une ancienne bande et la somme de **1 fr. 50**, et transmettre la demande au moins huit jours avant la date d'exécution du changement.

Prière de noter notre nouveau compte chèque postal : 2188-23 Paris.

**match**

R. C. SEINE : 251-795 B

TARIF DES ABONNEMENTS

	1 an	6 mois
1 <sup>o</sup> France et Colonies .....	46 fr.	24 fr.
2 <sup>o</sup> Etranger (tarif A réduit) ..	73 fr.	40 fr.
3 <sup>o</sup> Etranger (tarif B normal) ..	93 fr.	50 fr.



# Les Championnats de France internationaux de tennis

Grand favori du Championnat de France de tennis, l'Américain Budge n'a pas eu encore à s'employer très sérieusement. Voici la décomposition de son « service », renommé pour sa force et sa précision : a) La balle est lancée ; b) elle est frappée par la raquette ; c) elle est partie !

NOTRE grande quinzaine internationale se poursuit. Le début fut, comme on le sait, marqué par la victoire de la France sur l'Italie, en un quart de finale de la Coupe Davis, zone européenne. Elle se poursuivait durant toute la semaine dernière, sur les courts du stade Roland-Garros, où elle se prolongera jusqu'à dimanche prochain.

En manière de lever de rideau des championnats de France, on a assisté, jusqu'à mercredi dernier, au tournoi annuel des clubs internationaux de France et de Grande-Bretagne, tournoi à vrai dire sans grande signification, mais qui nous causa pourtant le plaisir de voir l'équipe française battre sa rivale britannique par neuf épreuves gagnées contre huit.

Au reste, il est très peu de chose à dire sur ce tournoi, qui fit ressortir particulièrement la valeur en simple d'Yvon Pétra, et celle en double de l'excellent spécialiste britannique Wilde.

Les championnats internationaux s'ouvrirent jeudi. Notons tout d'abord que l'Allemand Henkel, vainqueur l'an dernier du championnat simple, ne fit pas le déplacement de Paris pour défendre son titre. De même, on eut à enregistrer le forfait du baron G. von Cramm, retenu en Allemagne, si l'on peut dire, à son corps défendant.

Abstentions certes très regrettables. N'importe, elles furent largement compensées par la participation au tournoi du merveilleux Donald Budge, considéré comme le meilleur joueur du monde à l'heure actuelle.

Le tournoi commença donc jeudi par les épreuves comptant pour le premier tour du championnat simple messieurs. Ce tour devait être marqué par une surprise de premier ordre. On vit, en effet, notre grand champion, Y. Pétra, que beaucoup considéraient comme un finaliste probable de l'épreuve, se faire éliminer en trois manches par le jeune Polonais Spychala. Peut-être notre champion aborda-t-il son adversaire avec un excès de confiance. De fait, la réputation de Spychala n'était pas extraordinaire. Quoi qu'il en soit, le jeune Polonais fit contre notre champion une merveilleuse partie. Par les attaques incessantes qu'il mena du fond du court, il obligea Pétra à prendre de grands risques pour monter à la volée, et, en effet, quand le Français se trouva dans cette situation, il fut très fréquemment passé soit par des coups droits, soit par des lobs merveilleusement ajustés.

Par la suite, le premier tour de l'épreuve fut victorieusement passé par tous les autres favoris.

Il en fut de même pour le second tour. D'ores et déjà on peut limiter le choix de ses favoris en sélectionnant les Tchécoslovaques Hecht, Menzel et Cejnar, les Yougoslaves Pallada, Puncer, Mitic et Kukuljevic, nos champions Boussus et Destremau, et, cela va sans dire, Donald Budge. C'est du reste sur la qualification de ces joueurs que se termina la journée de dimanche.

Cependant il est à noter que notre jeune champion Abdesselam se tailla un très légitime succès en venant, par une très belle victoire sur Spychala, la défaite que celui-ci avait infligée à Pétra.

Quant à l'autre vedette capitale du tournoi, elle continua à passer ses deux premiers tours aux dépens successifs notamment de notre champion Gentien et de l'Hindou Ghaus Mohammed. En revanche, en huitième de finale, Budge fut obligé de jouer cinq sets pour battre le Yougoslave Kukuljevic, dont le jeu extrêmement particulier lui causa maints déboires.

N'importe, Budge reste encore, au moment où ces lignes sont écrites, le grand favori du tournoi.

En somme, l'épreuve capitale du tournoi nous a montré, en la personne de Budge, un joueur d'une classe certainement supérieure à celle des autres concurrents, et cependant on a pu remarquer, par les performances yougoslaves et tchécoslovaques, que la qualité du tennis s'était très sensiblement élevée en Europe Centrale.

Le Championnat simple dames, moins riche en engagements de qualité que l'épreuve simple messieurs, connaît pourtant un très vif succès. La lutte paraît devoir se circonscire entre les joueuses australiennes Miss Winne, Mrs Hopman, Miss Stevenson, et nos compatriotes : Mme Mathieu, Mme Henrotin, Mlle Pannetier et Mme Landry.

Il est possible que Miss Whitemars, très bonne joueuse britannique, ait son mot à dire dans cette affaire. Mais encore est-il probable que les demi-finales opposeront Mme Mathieu à Mlle Pannetier d'une part, et, d'autre part, Mme Landry à Mme Henrotin ou Miss Winne.

Il est encore un peu trop tôt pour se faire une idée sur la façon dont se dérouleront les autres épreuves portées au programme des championnats internationaux.

Notons toutefois que le double messieurs paraît devoir se terminer par une rencontre entre l'équipe américaine Budge-Mako et l'association française Destremau-Pétra ou l'équipe tchécoslovaque Hecht-Menzel. Cette équipe eut d'ailleurs raison de l'association française

qui lui était opposée avec Borotra-Féret. Mais la victoire des Tchécoslovaques, acquise en quatre sets, permet une observation fort intéressante pour nous : en effet, Borotra se montra, au cours de la partie, en condition à peu près aussi bonne qu'on le connaît autrefois. On peut donc espérer que le Basque bondissant sera complètement au point dans un mois et demi, lorsque nous aurons à disputer à Berlin, contre l'Allemagne, une demi-finale de la Coupe Davis, zone européenne. Nous reviendrons naturellement d'une façon beaucoup plus ample, dans notre prochain numéro, sur les Championnats de France internationaux.

CHARLES GONDOUIN.

Les Championnats Internationaux de France se jouent avec la balle « DUNLOP FORT ».

## LES PIEDS DANS LE PLAT

D'AUCUNS écrivent Spichala, d'autres Spychala... un humoriste a risqué « C'p'tit-gars-là » et Pétra, furieux, a dû dire : « C'piqué-là ! »...

En tout cas, si l'on me permet cette formule : c'est un zèbre.

Et je demande la permission de reprendre un mot historique :

— Vive la Pologne, monsieur !

Car c'est aussi un monsieur.

Il est venu des rives de la Vistule, timide et plutôt effacé, comme il convient à un jeune homme classé seulement au cinquième rang des joueurs de son pays et admis par chance extraordinaire à l'honneur de participer aux championnats internationaux de France.

Les astres de première grandeur qui, pour l'heure, illuminent le firmament du tennis mondial, n'ont même pas eu le plus petit regard pour ce ver de terre tout juste bon à servir aux amusements de tapis du premier tour d'une compétition dont il devait, en saine logique, se sentir, du fond de lui-même, parfaitement indigne.

Effronté cependant, M. Spychala s'est permis de bousculer le géant Pétra, Pétra, espoir suprême et suprême pensée du tennis français. Voyez-vous ça !

Chacun a pensé qu'un set gagné ne faisait pas gagner un match et que, normalement, les choses allaient, sans plus attendre, être remises en bon ordre à grands coups de services-canon et de smashes de derrière les fagots...

Ouais ! Va-te-faire-lanlaire, ô malheureux Pétra qui, sur les lobs, s'empêtra et que pétrifia le « passing shot » du jouvenceau polonais, en qui revivent toutes les vertus des nobles et fougueux Jagellons !

Après le premier set, ce fut le deuxième set, et le troisième suivit...

Set, set, set, c'est assez pour consommer une déroute...

Voilà ce qui arrive quand on est trop sûr de soi, quand on mésestime l'adversaire et qu'on se laisse bourrer le crâne par la louange et l'hyperbole.

Pétra, disent les compétences, devrait travailler son revers.

Moi, je pense qu'il vient d'en subir un fameux.

Et, loin de me désoler, je crois que ça lui sera utile.

Ainsi soit-il !

GAUTIER-CHAUMET.



# V5 hommes SUR UN VOILIER



RÉCIT INÉDIT DE  
**PIERRE LORME**<sup>(2)</sup>

## EN ROUTE POUR CALVI

Je fus réveillé par des bruits de chaînes et de poulies. Encore bouffi de sommeil, je me précipitai dans l'escalier qui menait au pont. Le capitaine, Joseph et Toine manœuvraient un treuil où s'enroulait la chaîne de l'ancre qui montait tout doucement. Déjà la grand'voile, libérée des liens qui la fixaient à la vergue, flottait doucement, à moitié hissée le long du grand mât. Je ne voulais rien perdre de la manœuvre. Le capitaine m'expliqua :

— Il semble que la brise de noroît va se lever. On sent déjà son souffle. On va en profiter. Au reste, regardez-moi ce temps ! On n'en pouvait pas en espérer de plus beau pour partir !

En effet, le soleil commençait à se montrer, à peine voilé par une brume légère et toute dorée.

L'ancre hissée à bord, pendant que le bateau commençait à prendre de l'erre, les trois hommes montèrent les voiles, sous mes yeux attentifs.

La brise s'était levée, bonne, ni trop forte, ni trop faible. Le capitaine avait empoigné la barre. Sous sa main, le bateau, comme un cheval que son cavalier rassemble, rectifia sa position, enfla sa toile et partit doucement, si doucement que sans le paysage des Iles qui s'éloignaient, nous aurions pu nous croire encore immobiles.

Je m'assis dans le coq-pit, à côté du capitaine, pour le questionner. Il m'expliqua comment, avant le départ, il avait déterminé le cap à tenir, et me montra le compas, cette grosse boussole, qui lui servirait à garder le bon chemin :

— Le vent est bon, comme cela, nous marchons presque vent arrière. Nous avons de la chance, pour notre premier jour. Si ça continue comme ça, nous ne mettrons pas plus de vingt-quatre heures pour arriver à Calvi. Nous verrons peut-être la Corse de tout près, dès demain matin. Mais allez donc déjeuner ; c'est l'heure...

Joseph, aidé de Toine, avait préparé le café. Aussitôt son noir breuvage avalé, Joseph s'affaira à la confection d'une anchoïade :

— C'est bon ça, le matin, avec un coup de vin blanc...

J'étais le seul des passagers qui eût jusque là quitté son lit. Brusquement, la paresse de mes compagnons me scandalisa. En manière de protestation j'allai les tirer par les pieds l'un après l'autre, en évitant adroitement les projectiles qui m'étaient jetés à la tête, escortés d'injures diverses ingénieusement choisies pour leur verdeur. Mon énergie sauva tout le monde de cet horrible péché capital : la paresse. Dix minutes plus tard, nous étions tous les cinq réunis sur le pont, en pyjama, à voir au nord la fuite du panorama de la côte.

Pour s'occuper la bouche — Joseph *dixit* — on fit un sort à l'anchoïade. Puis, trois ou quatre fromages de chèvre furent sacrifiés sur l'autel de notre gourmandise.

— C'est étonnant comme ça creuse, faisait judicieusement observer Dautour.

Le soleil maintenant, tapait dur. Le vent avait faibli. J'enviai le sort de Duvray, Gallé et Dautour qui, la peau déjà tannée et recuite, étaient vêtus, en tout et pour tout d'un pantalon de toile et d'une paire de sandales. Nonobstant leurs conseils, je commis l'imprudence de les imiter. Il devait m'en cuire. (Jamais expression ne fut mieux de mise.) Trois heures après, le plus formidable coup de soleil que j'aie reçu dans ma vie avait donné à mon dos l'aspect appétissant d'une tranche de gigot d'agneau, moitié bouilli, moitié rôti, comme l'aiment les Anglais, juste assez saignant. La pharmacie du bord apporta fort heureusement quelques adoucissements aux douloureuses suites de mon imprudence.

L'après-midi s'écoula sans que nous eussions fait beaucoup de chemin. La brise, qui était tombée vers midi, ne recommença à souffler un peu que vers six heures du soir. Malgré les tentatives déguisées de Dautour et de Gallé, ni Duvray, ni moi-même n'étions d'humeur à supporter le bruit du moteur. D'ores et déjà, il était évident que nous n'atteindrions pas Calvi avant le lendemain dans l'après-midi. Mais ceci nous était supérieurement égal. Nous avions à bord tout ce qu'il nous fallait pour y vivre confortablement — et notamment de la glace pour boire frais. On arriverait quand on arriverait, et voilà tout.

Au crépuscule, nous dinâmes sur le pont. Puis, un matelas sous les reins, un cigare dans le bec, nous nous étendîmes sur le plancher pour savourer notre première soirée en pleine mer. Nous jouissions pleinement du spectacle, tout neuf pour nous. La brise nous apportait une délicieuse fraîcheur. Sous son soufflé, un léger clapotis entourait le bateau. La pleine lune, éclatante de blancheur dans le ciel parmi des myriades d'étoiles se reflétait en une longue traînée d'argent, sur les flots. Nous avions vu ces effets de lumière, mais au cinéma, jusqu'ici. Ce soir-là, nous les avions sous les yeux au naturel, plus merveilleux que nous ne pouvions le penser.

Puis, dans la nuit s'éleva la voix un peu rauque, mais chaude, bien timbrée et juste de Duvray qui chantait :

*Il était un petit navire  
Qui avait longtemps navigué  
Il était, je dois vous le dire  
Par la madone protégé...*

La vieille chanson de son enfance, sous ce clair de lune, en pleine mer était revenue sur ses lèvres, tout naturellement, du fond de sa mémoire. Et nous l'écoutions sans rien dire, pénétrés jusqu'au fond de nos êtres par le calme, le silence et le majestueux décor que nous offraient à la fois la mer et le ciel, pour notre première soirée à bord.

## LES MONSTRES EN MEDITERRANEE

Le début de la seconde journée, quant au temps, fut en tous points semblable à la première. Du vent le matin, pendant quelques heures. Puis le calme. Puis, le soir, de nouveau la brise.

Il en est fort souvent ainsi en Méditerranée. Le lever et le coucher du soleil, et l'échauffement et l'abaissement de la température qui en résultent déterminent un mouvement des mas-



Le soleil, maintenant, tapait dur.  
Le vent avait faibli.

ses d'air de la terre vers la mer et *vice versa*. Les marins de la côte connaissent bien ces sortes de vents. Dans leur langage, ce sont les « vents solaires ».

La matinée se passa à faire toilette suivant un rite qui fut toujours respecté dans la suite : on s'étendait sur le pont, tout nu. Un camarade empoignait un seau attaché à un filin, le plongeait dans l'eau, et déversait son contenu sur le patient, cinq ou six fois de suite. Il ne restait plus ensuite qu'à se laisser sécher au soleil.

Seul Dautour, qui a pris on ne sait où, dans sa fumeuse banlieue lyonnaise des habitudes de petit maître qui vont à sa figure de boxeur comme une plume aux narines d'un porc, se rasait chaque matin, et déversait sur ses crins couleur de queue de vache une demi-livre de brillantine pour en faire une surface unie et luisante. Il fit preuve pendant toute la croisière du même souci d'être toujours rasé, poudré, et ripoliné comme un mannequin de grand magasin. Dieu sait pourtant quelles réflexions et quels brocards l'accueillaient chaque matin, au sortir du cabinet de toilette, qu'il accaparait de scandaleuse façon !

Cette seconde journée devait nous offrir un singulier sujet d'étonnement, dont le récit oral, confirmé par les dires de nous tous, a souvent fait s'esclaffer les interlocuteurs. Je sais bien que cette fois encore, on dira : « Il exagère. C'est Marseille et son coquin de soleil qui lui ont tourné la tête... »

Tant pis ! Je raconterai quand même ce que j'ai vu. J'ai ma conscience pour moi... et les dires de mes amis.

Donc, vers midi, nous étions à peu près au calme plat. Je m'étais baigné. Dautour et Gallé barbotaient encore à côté du bateau, lorsque Joseph, qui venait de mettre le déjeuner en train, laissa Toine à la garde de son fourneau et vint me faire un brin de causette.

Il tenta d'abord de m'attendrir sur ses malheurs et de me faire partager son sentiment à l'égard du capitaine... « Une

brute, vous savez, que ça découragerait les matelots de la façon qu'il leur parle... »

Je coupai court à ses doléances, en lui faisant observer que, tout de même, on ne pouvait pas changer de capitaine toutes les vingt-quatre heures jusqu'à ce que lui, Joseph, en eût trouvé un à sa convenance...

Joseph se le tint pour dit, et, pour changer de sujet, me fit en me montrant du doigt Gallé et Dautour qui nageaient à quinze mètres de là :

— Vous savez, c'est pas prudent de se baigner comme ça...

— Pas prudent ? Pourquoi donc ?

— Parce qu'il y a des requins...

— Des requins ?

— Oui, des requins. Pas des tout gros. Mais dangereux tout de même. Ils suivent les grands bateaux de la ligne Italie-Amérique pour manger les résidus de cuisine. Et, quand ils voient un « yaque » ils le suivent aussi.

Je ris au nez de Joseph. Mais, sans se démonter, il continua, devant Gallé et Dautour qui venaient de remonter, et devant Toine qui venait nous annoncer que le déjeuner était servi :

— C'est comme les baliniers. On en verra peut-être...

— Des baliniers ? Qu'est-ce que c'est que ça ?

— C'est des énormes poissons, aussi gros comme des baleines. Ils soufflent de l'eau en l'air. Ils se promènent souvent, par calme plat, autour des bateaux. Mais c'est pas méchant...

Joseph s'arrêta net : il venait de s'apercevoir brusquement que ses affirmations passaient parmi nous pour des galéjades un peu grosses. Son amour-propre lui interdisait de continuer. Il devait avoir bientôt une éclatante revanche.

Dix minutes après, Toine, qui sortait de l'escalier, un plat de langouste à la main, hurla en montrant la mer du doigt :

— Eh ! les voilà, les baliniers !...

Et alors, nous avons tous vu, de nos yeux vu, des monstres huileux, d'une taille phénoménale, montrer leurs dos noirs, larges comme des îles, tout autour de l'*Antinoüs*, en expulsant des jets d'eau par leurs narines, tout comme l'avait dit Joseph.

Je grimpai au grand mât, pour mieux voir. Il y en avait bien une bonne douzaine. De là-haut, on voyait leur masse sombre se détacher dans l'eau limpide. Les plus gros étaient plus

longs que le bateau. Ils devaient mesurer au moins vingt à vingt-cinq mètres de longueur.

Il faut croire que notre compagnie plaisait à ces bêtes : elles restèrent à proximité de l'*Antinoüs* pendant une bonne partie de l'après-midi. Les baliniers jouaient, se poursuivaient, s'éloignaient, revenaient, en un mot folâtraient comme des marsouins. Nous étions émerveillés, et Joseph triomphait avec un air de modestie qui cachait mal la jubilation de sa revanche. Il dit simplement :

— J'en étais sûr, qué ! qu'on les verrait, les baliniers. Je sais ce que je dis, moi...

Pendant tout le déjeuner, nous regardâmes les monstres dont la masse nous stupéfiait, nous escorter gentiment, s'approchant parfois à toucher le bateau. Et Duvray résuma les pensées qui germaient dans la cervelle de nous tous :

— L'embêtant, c'est que, quand on va raconter ça, on nous rira au nez. On nous prendra pour des fumistes. Et puis, de voir ça déjà le second jour de croisière, c'est décourageant. La progression est mal faite. Qu'est-ce qu'il va falloir, maintenant, pour nous épater !...

Nous nous sommes renseignés, dans la suite, dans les ports de la Corse. Les pêcheurs connaissent très bien les cétacés que Joseph dénommait des baliniers, et qu'on appelle, à Calvi ou à Ajaccio, des « souffleurs ».

On les voit surtout en août et en septembre, par temps calme. Ils sont parfaitement inoffensifs, voire même familiers. Mais les petites embarcations les redoutent néanmoins : sans penser à mal, ces énormes bêtes pourraient, d'un coup de queue, les retourner comme des crêpes.

De retour à Paris, j'ai appelé à mon aide les divers dictionnaires que j'ai sous la main, et aussi des gens bien renseignés sur la faune marine. Il ressort des indications, assez imprécises d'ailleurs, que j'ai pu recueillir que les baliniers sont tout simplement une espèce de baleines qui, au lieu de se cantonner dans les océans, s'en va volontiers faire un petit tour, de temps à autre, en Méditerranée. De quoi, bien sûr, on ne peut leur faire grief.

P. L.

A suivre.

Exclusivité « Match » : tous droits réservés.



# Derrière Naisse,

brillant vainqueur du Wolber,



Photo traditionnelle mais nouvelle pour le jeune vainqueur : premières confidences au micro. Naisse, interviewé par notre collaborateur Félix Léviton, n'est pas du tout gêné pour répondre.

(De notre envoyé spécial.)

Le Grand Prix Wolber a pris fin jeudi dernier sur la nouvelle piste de la Croix-de-Berny. A la vérité, il était terminé depuis dimanche soir. Nous étions alors à Metz. Et l'avance de Georges Naisse, après les deux premières étapes, était telle qu'on n'avait pas lieu de se montrer inquiet pour lui.

Le poulain de Ludovic Feuillet était le plus fort.

Pour dissiper tous doutes à ce sujet, il nous le fit bien voir par la suite, ne jugeant jamais son avance suffisante et ne négligeant rien pour l'augmenter, ne fût-ce que de quelques secondes.

En somme, la bonne manière pour enlever une course à étapes.

Elle ne présente qu'une difficulté, cette méthode, c'est de l'appliquer sans jamais connaître la défaillance.

Naisse y parvint avec élégance.

## Vingt-cinq ans, c'est l'âge

Il est trop facile d'attribuer à la forme le succès de Naisse.

Certes, il est en brillante condition physique, mais encore il a l'âge pour lui : vingt-cinq ans.

Or, nombre des rivaux de Naisse étaient des gamins de vingt ans n'ayant pas encore appris à souffrir, et manquant d'habitude pour des étapes de plus de deux cents kilomètres.

Parizet, soldat à Metz, et ex-équipier de Naisse, fit cette remarque imagée, mais fort judicieuse, au passage des wolbériens :

« Georges a appris, chez les « pros », à « mordre » le guidon. »

Voilà, c'est exactement ça !

Naisse a « mordu son guidon ».

D'ailleurs, la tâche imposée était trop rude pour certains des sélectionnés.

Prenons un exemple : celui de Georges Sérès.



Le Breton Le Guevel (23 ans 1/2) ne paraît pas mécontent de lui. Et il a raison...

des provinciaux

se sont imposés :

LE GUEVEL (Bretagne),

PIBOUL (Gironde),

DESMOULINS (Champagne)



Le brillant second du Wolber, Grimbert, congratulé par son père à l'arrivée à Paris.

Il n'a pas dix-neuf ans. Il est donc en pleine formation.

Et malgré tout on l'a lancé, sous la pluie, dans le froid, sur un parcours de plus de mille kilomètres, avec certaine étape de 242 kilomètres, comprenant l'ascension du Ballon d'Alsace.

C'est de la folie.

Il faut le dire à Georges Sérès, aveuglé par son histoire : Sérès II, son rejeton, est trop frêle encore pour de tels travaux, et c'est risquer l'abîme que lui permettre de vivre de telles aventures.

## Choisir...

Et les organisateurs ont là leur part de responsabilités.

Il faut qu'ils choisissent : ou ouvrir le Wolber aux indépendants, aspirants et même professionnels de plus de vingt et un ans, en écartant ceux qui ont des titres de gloire, et dès lors conserver les parcours adoptés depuis quelques années ; ou organiser leur épreuve uniquement pour les amateurs, indépendants et aspirants de moins de vingt-deux ou vingt-trois ans, et éviter les étapes de plus de cent cinquante kilomètres.

Jusqu'ici, nous avions un « panaché » qui n'était pas des plus heureux.

Il est grand temps de reconnaître ses erreurs et de les réparer.

## Des noms nouveaux

Malgré tout, le Grand Prix Wolber nous aura révélé quelques noms nouveaux.



Un bon grimpeur, Bouvet, qui termina premier au sommet du col de Grosse-Pierre.

Des provinciaux, pour la plupart.

Ainsi : Le Guevel (Bretagne, 23 ans 1/2), vainqueur de l'étape du Ballon d'Alsace et qui eût fini second, à Paris, sans un fâcheux accident de machine dans la dernière étape, tout comme Piboul (Bordeaux, 19 ans 1/2) eût été quatrième sans plusieurs crevaisons.

On a comparé Le Guevel à Cloarec et on a eu raison.

Piboul, lui, est plus rapide, moins mastoc, et il nous a semblé très clairvoyant.

Boulard (20 ans 1/2), Bouvet (23 ans 1/2) sont aussi des athlètes qui feront leur chemin.

Et Desmoulins (Epernay, 19 ans) qui a gagné son étape à Metz par un sprint irrésistible après une échappée de plus de deux cents kilomètres ?

En voilà un sur lequel plus d'un dirigeant a louché, durant la semaine.

## LE TOUR A L'HORIZON

Antonin MAGNE le paladin du cyclisme se prépare avec discrétion...

...et constate : « Le choc italo-belge, inévitable, sera favorable aux Français. »

Nous avons décidé de présenter à nos lecteurs quelques-uns des personnages, coureurs, dirigeants et organisateurs, liés à l'histoire du Tour de France. Après Gino Bartali, capitaine de l'équipe italienne, voici Antonin Magne, capitaine de l'équipe de France. Antonin Magne a gagné deux fois le Tour. Il l'a couru plusieurs fois. Il connaît admirablement la science du Tour, et nos lecteurs, qui ont lu ici même son « Art de courir le Tour de France », le savent tout aussi bien que nous. Antonin Magne était l'homme qu'il fallait pour diriger le team tricolore. L'an dernier, il s'était abstenu, se jugeant fatigué, mais, depuis le début de l'hiver, il envisageait sa participation au Tour. C'est dire qu'il sera fin prêt au mois de juillet, au moment de quitter le Vésinet pour Caen, but de la première étape de ce Tour.

F. L.

Tout au long de sa carrière, Antonin Magne a eu un vice : le Tour de France. Un désir : être champion de France. Et s'il put toujours courir le Tour et le gagner deux fois, il ne put jamais s'octroyer le championnat pour lequel, cette année, il n'a d'ailleurs pas réussi — par malchance, c'est vrai — à obtenir sa qualification.

Antonin Magne ne sera pas à Monthéry, et chacun le regrettera. Magne a toujours été admirable sur le plateau de Saint-Eutrope, où il finit fréquemment second, et l'on espérait pour lui une récompense tricolore. Ce ne sera pas encore pour cette année.

Mais tandis que nous nous désolons ainsi sur le sort de Tonin, lui a sagement fait son deuil de Monthéry, pour ne plus penser qu'au Tour de France.

C'est l'athlète qui ne vit pas de regrets. Le passé est pour lui une chose morte. Il ne respire que pour l'avenir. Et c'est lui qu'il prépare toujours, lorsqu'on le surprend plongé dans de longues méditations.

## Tout est réglé...

Gino Bartali est un solitaire.

Antonin Magne est un discret.

Nuance...

Le premier se cache, menant volontiers une vie monacale.

Le second reste visible à tous, mais ne se montre pas.

Nuance...

Le premier se prépare, puis fait confiance à son étoile.

Le second cherche la forme, la trouve, la dompte et règle avec minutie les moindres détails de sa course.

Nuance...

Gino Bartali utilise des moyens naturels, dans la montagne ; Antonin Magne obtient ses résultats en perfectionnant longuement son style de montagnard.

Nuance...

Et tout, ainsi, est opposé, entre le leader des Italiens et celui qui sera, une fois de plus, le capitaine des Français, le mois prochain, et le rival le plus redouté des Transalpins. On comprend fort bien l'émoi du virtuose.

## La science du Tour

Toutes ces remarques ne peuvent être faites du jour au lendemain.

A une interview, Antonin Magne répond toujours à demi. Non qu'il soit cachottier, ou mystérieux, ou sage, mais parce qu'il prétend n'avoir rien à dire.

Or un journaliste ne se contente pas d'une telle déclaration.

L'amener à insister ?

Antonin n'aime pas ça.

Il parle donc, mais limite ses confidences. Dès lors, chacun est satisfait. C'est tout simple...

Visiteur officiel, Antonin Magne me reçoit toujours en se tenant sur ses gardes :

— Eh bien ! oui, mon vieux, je me prépare pour le Tour. Je roule. Je ne néglige rien.

» C'est mon dixième. Je commence à avoir

l'expérience. Et je courrai celui-là comme les autres, en utilisant mes connaissances de la montagne.

Généralités, banalités, vérités premières, Tonin, plus encore que celui du Tour, connaît l'art d'échapper les questions indiscrètes.

A l'ami, Antonin Magne s'adresse sur un tout autre ton.

Il guette des réactions, demande des conseils — mais oui ! —, s'inquiète des faits et gestes de ses adversaires et de ses futurs équipiers, note, dans un coin de sa mémoire, les points intéressants, oublie ce qui lui est inutile.

On n'a plus, en face de soi, le même homme, et l'on préfère celui-là à l'autre ; il est plus « vrai », plus attachant.

## Qui sait où se gagne un Tour ?

Antonin Magne a pu dire : « Un Tour se gagne dans la montagne. »

Echappant à sa cuirasse, il reconnaît, d'ailleurs non sans regret : « Qui sait où se gagne un Tour ? »

Au fait, n'est-ce pas dans cette ignorance du lieu et du moment où se déclenche la bataille importante, qu'Antonin puise sa grande force ? Car là où les autres s'endorment, lui reste éveillé.

« Je suis toujours à l'affût, confie-t-il dans ses instants de libre bavardage, et je guette sans cesse l'instant propice où je vais jeter toutes mes forces dans l'un des plateaux de la balance. »

» Je dis bien toutes mes forces, car, ne vous y trompez pas, lorsqu'on « sent » la minute venue, il ne faut pas songer aux économies musculaires. C'est tout ou rien... »

## Que les Belges soient solides

Gino Bartali et les Italiens ont peur des Belges.

Antonin Magne les redoute, mais ne s'en plaint pas.

— Que les Belges soient solides, déclare-t-il, c'est mon vœu le plus cher.

— Et pourquoi ?

— Vous connaissez l'expression : plus on est de fous... Or, le choc italo-belge m'apparaît inévitable. La formation des deux équipes nous le prouve. Naturellement, nous serons mêlés au débat. Mais moins exposés que nos concurrents. Les uns et les autres partiront avec le désir trop évident de gagner et...

Antonin Magne s'arrête :

— Pas de vaines promesses : tout ça, maintenant, entre nous deux ? C'est un peu confidentiel ! Il est certaines choses qu'on ne doit pas dévoiler au public ; on sait lire, en Belgique et en Italie, et parfois... Mais je n'ai pas à vous faire un cours, vous connaissez comme moi le danger d'être sottement bavard.

En quelques phrases nous évoquâmes le Tour, des grasses prairies normandes aux montagnes pluvieuses des Pyrénées, de la Méditerranée aux pavés du Nord, par les Alpes desséchées, et le Jura verdoyant...

— Alors, promis ?

— C'est juré, Tonin.

FELIX LEVITON.

## Citons encore :

Lamure (Dijon, 22 ans 1/2), Rumelhart (Lyon, 24 ans), Pasquet (Roanne, 20 ans 1/2) parmi les provinciaux, et chez les Parisiens : Grimbert (27, 23 ans), Danguillaume (10, 19 ans), Lucas (12, 19 ans 1/2), G. Sérès (14, 18 ans 1/2), Lesguillons (15, 23 ans 1/2).

Enfin, ce Parisien d'adoption qu'est le petit Bordelais Dassé (20 ans), que Paul Ruinat compare à André Leducq, dont il a la merveilleuse santé.



Le Champenois Desmoulins (19 ans) félicité par le directeur sportif Léo Véron.



Le Girardin Piboul (19 ans 1/2) qui vient de reculer au classement général, à la suite de crevaisons, n'a pas le courage de sourire.

## La régularité du vainqueur

Finissons-en avec ce Grand Prix Wolber, qui révolutionne, annuellement, les milieux cyclistes provinciaux, en insistant sur la belle régularité de Naisse :

Paris-Reims : 1<sup>er</sup> ; Reims-Metz, 6<sup>e</sup> (au sprint) ; Metz-Belfort, 2<sup>e</sup> (battu au sprint) ; Belfort-Montigny, 2<sup>e</sup> (battu au sprint) ; Montigny-Chaumont, contre la montre : 1<sup>er</sup> ; Chaumont-Paris, arrivé dans le groupe de tête.

Une conclusion ?

Un grand coup de chapeau admiratif.

F. L.

TOUS LES TYPES DE  
TUBES

SONT FABRIQUES PAR

**WOLBER**

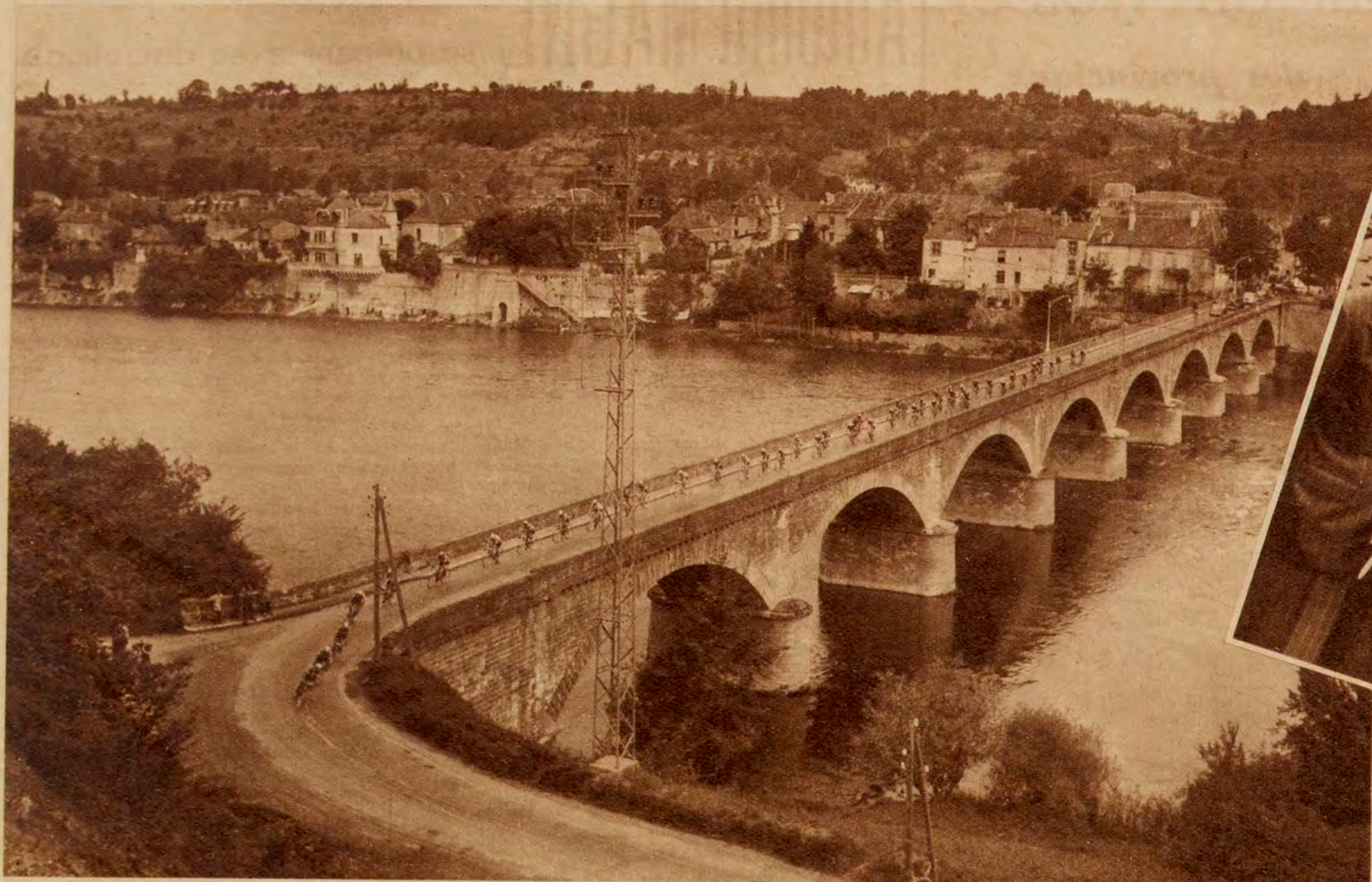
SPECIALISTE DU PNEU  
VELO ET DU TUBE EN  
PARTICULIER



EN VENTE CHEZ TOUS  
LES BONS AGENTS



# LE TOUR DU SUD-OUEST



TOUR DU SUD-OUEST. — Gaston Bénac (à droite) et le champion de pelote basque à main nue Arrayet complimentent le jeune régional Hargues.

## DANNEELS RETROUVE SA « POINTE » MAIS LA QUATRIEME ETAPE EST SANS HISTOIRE

(De notre envoyé spécial.)

De Montauban à Bergerac il y a cent quatre-vingt-dix kilomètres et aucune difficulté réelle. Nous commençons à voir, dirigée par Romain Bellenger, une course d'équipe supérieurement organisée. Tous les compagnons du « maillot blanc » Desmet, qu'ils soient Passat, Carini, Van Nek, Berrendero, Fréchaut, Marcaillou ou Van Schendel, conjuguent avec entrain le verbe : rouler en tête. Rien à signaler de très important jusqu'au moment du sprint final ; une chute suivie de l'abandon de l'Espagnol Canardo, l'échappée sans suite de l'Agenais Pistrui. C'est tout, c'est maigre.

Sur la ligne d'arrivée, devançant un peloton de trente-cinq hommes, surgit Gustave Danneels, le « lévrier » gantois. Surprise, Fréchaut est battu largement ; Van Houtte est second. Les Belges n'en demandent pas plus pour l'instant.

### Cinquième étape : voir plus haut...

Pourquoi changer de titre pour cette cinquième étape Bergerac-Périgueux qui balade le peloton par la magnifique vallée de la Dordogne ? Ils sont partis 53, ils arrivent 40. On se croirait reporté au Tour de France, il y a quinze ans !

Mauvaise volonté générale ? Non, pas tout à fait cela.

La tactique des poulains de Bellenger qui surveillent tout le monde est bonne et ne peut se discuter.

Celle des « bleu-ciel », qui veulent gagner des étapes, est également défendable. Ils penseront au classement général le moment venu, assurent-ils.

Alors, on attend. La seule satisfaction sportive de la journée c'est encore un sprint élé-

TOUR DU SUD-OUEST. — Un beau « panoramique ». Les concurrents franchissent la Dordogne à Lalinde.

gant de Danneels qui, cette fois, en met quatre longueurs au régional Bon Ventura.

« Gus » ne fait pas le détail. Fréchaut est troisième. Il va certes vite, mais de là à le classer dans la catégorie des « bolides » il y a une marge qui avait été franchie.

### Passat leader...

La sixième étape fut marquée d'une belle échappée de Passat. Cela ne lui réussit qu'à moitié, car il ne termina qu'en huitième position. Toutefois, sa belle fugue lui avait permis de passer premier au classement général, précédant le Belge Desmet.

Le lendemain, à nouveau, le classement général subissait une modification.

Au départ de l'avant-dernière étape, Sylvère Maes qui, jusqu'alors, s'était montré bon dans l'ensemble tint à nous convaincre qu'il tenait sa forme la meilleure à l'approche du Tour de France et, grâce au Belge, cette septième étape fut assez mouvementée. A près de 38 km. de moyenne, l'ex-vainqueur du Tour enleva l'étape Niort-Angoulême, battant d'une minute son compatriote Félicien Vervaecke, et Passat qui, au départ, portait le maillot blanc de leader ne termina que dans un peloton arrivé quelque cinq minutes après le vainqueur et rétrogradait au classement général à la seconde place, Desmet le devançant.

### ...et Desmet vainqueur

La dernière étape conduisait les rescapés jusqu'à Bordeaux. A l'arrivée, Sylvain Marcaillou, enfant du pays, triomphait, battant au sprint Sylvère Maes et Vlaemynck. Mais l'avance de Desmet, qui terminait seizième de cette étape, était toutefois suffisante pour lui permettre de conserver la première place. Le poulain de France-Sports enlève donc le Tour du Sud-Ouest pour s'être montré le plus régulier. Dans l'ensemble, toutefois, ce fut Sylvère Maes qui fut le meilleur homme tout au long de ces huit étapes.

R. DE LATOUR.



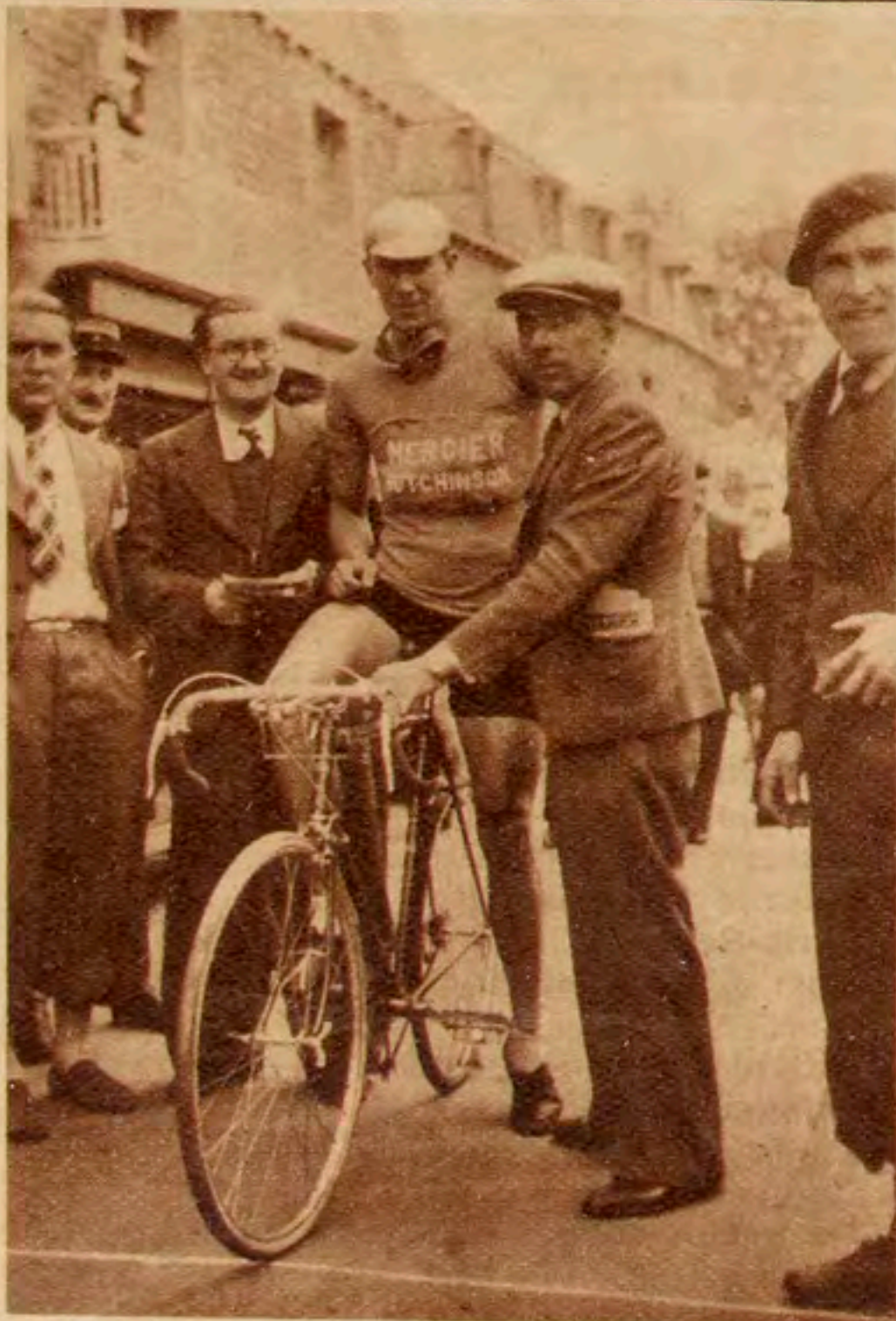
TOUR DU SUD-OUEST. — L'arrivée de Van Schendel, gagnant de l'étape Périgueux-Niort.



TOUR DU SUD-OUEST. — Le passage des concurrents à Angoulême.



TOUR DU SUD-OUEST. — Desmet a gagné cette importante épreuve régionale. Voici l'arrivée de la dernière étape, à Bordeaux, où Marcaillou bat Sylvère Maes au sprint. (Par belino.)



MANCHE-OCEAN. — A gauche : Yvon Marie, classé troisième ; au centre : Ferdinand Le Drogo interroge Garcia ; à droite : le vainqueur, Fontenay, que Paul Le Drogo tient solidement.





# A Pirmez, Paris-Saint-Etienne

(De notre envoyé spécial.)  
**G**OASMAT et Louviot adorent certainement la fantasia. C'est pourquoi, n'étant pas en règle avec le règlement, ils firent la nique aux commissaires qui leur recommandaient de ne pas poursuivre leur route sur Saint-Etienne, but de la seconde étape de la classique course Paris-Saint-Etienne.  
 Ils avaient tout simplement, Goasmat changé de roue sur crevaillon avec Lesueur, et Louviot emprunté la machine d'Archambaud, son vélo étant devenu inutilisable.  
 Or, le règlement est formel : ni changement de roue, ni changement de machine. Pénalité : mise hors de course pure et simple. Goasmat



« Au départ, messieurs ! », et Mlle Mossé, de Saint-Etienne, est prête à abaisser le drapeau du « starter », mais ces messieurs discutent encore.

## Kaers avait fait sa journée

On ne vit pas, de Nevers à Saint-Etienne, le brillant champion de Belgique sur route, Karel Kaers, vainqueur à Nevers, après un sprint magistral, devant Pirmez, Thiéard, Bonduel, Tanneveau et Disseaux.  
 Le parcours de la seconde tranche de la course était trop pénible pour Kaers, qui s'est tout à fait dégoûté dans la côte de Vendranges et s'en alla alors, conscient d'avoir rempli son office en apportant à Ludovic Feuillet, pour les cycles Aléyon, la première place de la première étape.  
 Pour lui, il avait fait sa journée.  
 Et nul ne saurait le blâmer d'avoir négligé, par la suite, un travail trop ardu pour ses moyens. Kaers n'est pas fait pour les itinéraires au profil en dents de scie. Il n'admet

que les parcours plats, et c'est déjà très bien qu'il ait monté, avant Nevers, la côte de Pougues aussi bien qu'il le fit.

## Pirmez vainqueur

Au classement général, c'est la grande révélation du Circuit de l'« Intransigeant » qui prend la première place, nous avons nommé Théo Pirmez.  
 De Paris à Nevers, Pirmez fut des trois échappées qui marquèrent cette journée tristement pluvieuse, et on conclut, alors, que son succès dans le Circuit de Paris n'était décidément pas un fait du hasard et que l'homme était solidement armé pour poursuivre dans la course sur route une carrière si bien commencée.  
 Pirmez, au départ de Nevers, ne crut pas devoir s'inquiéter des premières places, ayant alors à marquer Kaers et devant laisser Goasmat tenter sa chance en compagnie d'Archambaud, Louviot, Vietto, Lesueur, Mi-thouard, Tanneveau, Thiéard et Vergili, déchainés dès le départ.  
 Mais dès qu'après les incidents Goasmat-Louviot, après les défaillances de Thiéard et Tanneveau, après l'envolée de Lowie, il apprit qu'il lui fallait travailler ferme pour être le premier du classement général, Pirmez ne se fit pas prier et il termina tout près de Lowie, quatrième de l'étape, après avoir été second la veille.

Grâce à cette place obtenue au sprint, Pirmez battit Bonduel à égalité de temps avec lui, mais incapable de battre en vitesse son jeune rival.

Au classement général, les trois premières places ont été obtenues par des Belges : Pirmez, Bonduel et Disseaux, le grand spécialiste de ce parcours Paris-Saint-Etienne et qui racheta en grande partie sa défaillance du Circuit de Paris, due, je m'en doute, à une saison déjà bien chargée.

Le premier Français n'est autre qu'André Leducq, qui était mal à l'aise en début de saison, qui, maintenant, pédale avec le sourire, avec sa facilité des grands jours.

S'extasier sur la régularité d'Oubron, classé cinquième, à quoi bon ? On n'ignore pas qu'Oubron ne s'avoue jamais battu, qu'il lutte toujours courageusement jusqu'au bout, et on a été heureux de remarquer qu'il ne se ressent pas du tout de ses efforts de Bordeaux-Paris.

## FELIX LEVITAN.

★  
 Théo Pirmez, gagnant de Paris-Saint-Etienne, sur bicyclette HELYETT, boyaux HUTCHINSON.

## TOUJOURS PREMIERS...

★  
 Les fêtes de la Pentecôte ont permis aux CHAINES BRAMPTON & RENOLD de remporter de nouveaux succès en triomphant dans le Grand Prix Wolber avec Naïsse sur bicyclette La Française-Diamant ; Paris-Saint-Etienne avec Pirmez sur bicyclette Helyett.



Le gros du peloton passe devant la Pyramide, dans la forêt de Fontainebleau.

et Louviot eussent été alors bien inspirés en abandonnant purement et simplement.  
 De la sorte, Goasmat eût évité aux Stéphanois de l'applaudir en vainqueur, alors qu'aux yeux du directeur de la course il n'était plus « dans le circuit » depuis une centaine de kilomètres ; mais Goasmat avait sa petite fierté et il tenait à démontrer que, dans Paris-Saint-Etienne, il était le plus fort.  
 Il a d'ailleurs pleinement réussi.  
 Déjà, avant Nevers, dans la côte de Pougues, il s'était détaché avec le sourire. Et, avant Saint-Etienne, il lâcha Lowie avec le sourire pour arriver seul et tout souriant au vélodrome de l'Etivallière, où le public lui



Les échappés traversent Montargis à toute allure.



Le long de la Loire, sous la pluie, les concurrents passent à La Charité.

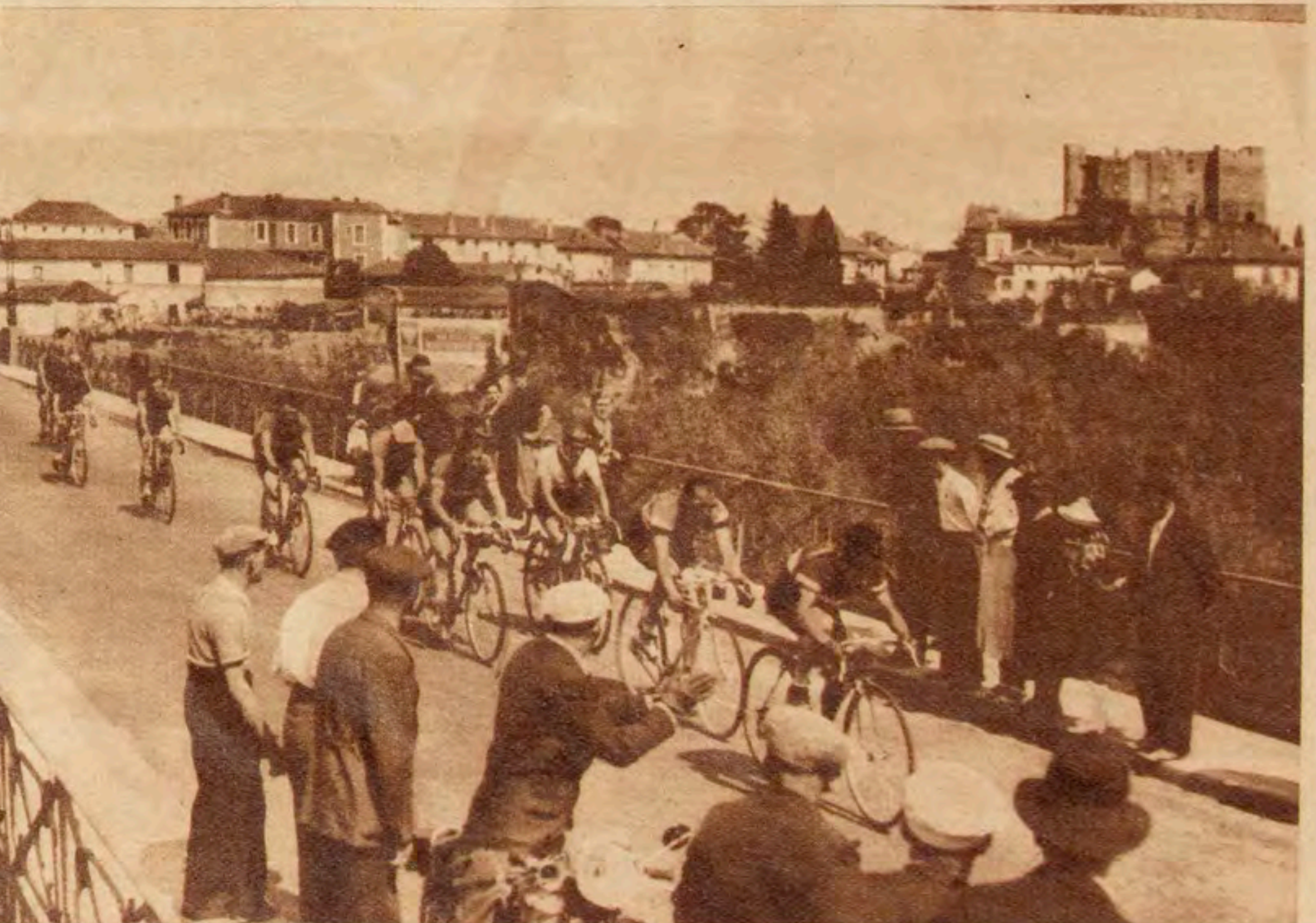


Le courageux Jean Goasmat tente sa chance et s'échappe dès la côte de Pougues, mais il sera malheureusement accidenté avant Nevers.

fit une chaleureuse réception, accueillant avec des coups de sifflet la mise hors course du petit Breton.  
 Heureuse foule qui se moque des règlements et qui ne soutient que les efforts qu'ont pu produire sur les routes les coureurs qui arrivent détachés devant elle.  
 Notre ami Henri Boudard, commissaire de l'épreuve, en prit stoïquement pour son grade ayant appris dans les préceptes de l'U.V.F. qu'il fallait, pour remplir son emploi, être cuirassé contre tous les sarcasmes de la foule, afin d'accomplir sagement son devoir. Le sien était d'agir exactement comme il le fit et nous n'eussions pas adopté une autre ligne de conduite que la sienne si nous avions été appelé à sa place à prendre d'aussi importantes décisions.  
 Nous voulons espérer que Goasmat conservera jusqu'au Tour de France la condition physique qu'il détient en ce moment.  
 On entendra fréquemment parler alors du petit Breton, dont l'état de fraîcheur à l'arrivée à Saint-Etienne a été la cause de l'étonnement général des suiveurs.



DEUXIÈME ÉTAPE : NEVERS-SAINT-ETIENNE. — Les échappés, emmenés par Archambaud, traversent Moulins.



A Montrond, le peloton qui devait fournir le vainqueur est emmené par Pasquet.

*Bluemels*

La Pompe Type Tour de France



LA

## COUPE DU MONDE



COLOMBES : France-Belgique (3-1). — Le second but de la France. Evitant l'obstruction de Sayes (au sol) Nicolas a pris Badiou à contre-pied.

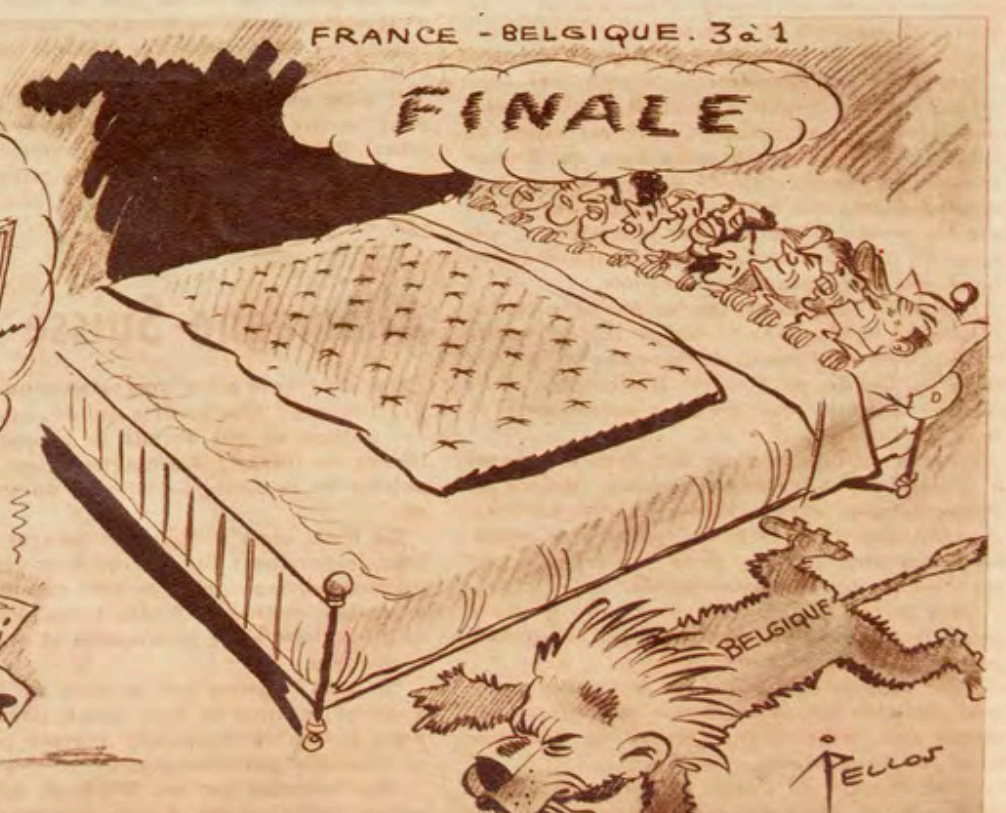


COLOMBES : France-Belgique (3-1). — Un essai français qui passe de peu au-dessus, mais sur lequel Badiou semble être parti tardivement. De gauche à droite on reconnaît : Heisserer, Badiou, Delfour, Jordan (au fond), Sayes et Pavet.

REIMS (de notre envoyé spécial) : Hongrie-Indes-Néerlandaises (6-0). — Voici une phase de jeu qui nous montre que malgré sa petite taille, le gardien indo-néerlandais est doué d'une souplesse et d'une détente remarquables.



SUISSE - ALLEMAGNE 1 à 1



FRANCE - BELGIQUE. 3 à 1

FINALE

TOULOUSE : (de notre envoyé spécial). Roumanie-Cuba (3-3 après prolongations). — La technique supérieure des Roumains a été tenue en échec par la virtuosité des Cubains. Voici un attaquant roumain aux prises avec la défense américaine.



PARC DES PRINCES : Allemagne-Suisse (2-2 après prolongations). — Vernati (à gauche) a raté son retour sur cette balle trop haute pour lui que Huber ne réussira qu'à détourner. On reconnaît encore : Lehmann, Gauchel et Minelli (au fond).



LE HAVRE : (de notre envoyé spécial) Tchecoslovaquie-Hollande (3-0 après prolongations). — Van Male était prêt à l'arrêt, mais son arrière l'a devancé, et, tout en le protégeant d'une charge de Nejedly (à gauche), bloque la balle de la poitrine.





# LA COUPE DU MONDE



**L**e premier tour, autrement dit les huitièmes de finale de la troisième Coupe du Monde, auront provoqué chez bien des amateurs de football une véritable stupeur.

Cinq matches donnant lieu à des prolongations sur sept rencontres disputées ! Deux d'entre eux se terminant, après cent vingt minutes de jeu, par un résultat partagé ! Deux seuls scores nets dans le temps réglementaire : ceux que la Hongrie et la France obtinrent sur les Indes Néerlandaises et sur la Belgique ! Il y a de quoi stupéfier ; et bien des gens, dimanche, n'en croyaient ni leurs yeux ni leurs oreilles.

Puis-je dire pourtant, sans avoir le moindre goût du paradoxe, que tous ces résultats font partie d'un ensemble de choses quasi-normales. Ne vous récriez pas. Je m'explique.



PARC DES PRINCES : Allemagne-Suisse (1-1, après prolongations). — L'Allemagne vient de marquer son premier but, et les supporters de l'équipe du Reich manifestent leur enthousiasme.



PARC DES PRINCES : Allemagne-Suisse (1-1, après prolongations). — La pause est trop courte pour pouvoir se rendre aux vestiaires en attendant les prolongations. Aussi les joueurs se reposent-ils sur la pelouse même. Voici l'équipe suisse, dont le capitaine Abegglen (debout au centre) qui a été blessé porte un pansement sur le nez.

Ce ne sont pas des matches internationaux ordinaires qui se jouent actuellement : ce sont des matches de Coupe.

Qui gagne se qualifie pour le tour suivant. Qui perd est éliminé.

Ce n'est pas l'esprit « football d'exhibition » qui inspire les adversaires, c'est cet esprit de Coupe que nous connaissons bien en France et dont les manifestations nous amusent infiniment depuis des lustres puisque nous avons été les premiers à créer, sur le continent, une épreuve à l'imitation de cette Coupe d'Angleterre qui reste pour moi inégalée.

Dans ces conditions, que la Norvège tienne l'Italie en échec dans le temps réglementaire du jeu, rien d'anormal. Auriez-vous oublié que dans la Coupe de France Montpellier avait éliminé Sochaux aux trente-deuxièmes de finale, cette saison ?

C'est si vrai qu'au Parc des Princes comme à Colombes, Allemands, Suisses, Belges et Français sont entrés sur le terrain nerveux, émus, hésitants à se livrer, prêts à se signaler aussi bien par les pires erreurs que par les exploits les plus marquants.

C'est parce que l'esprit de Coupe a régné que l'Italie ne s'est qualifiée que d'extrême justesse devant la Norvège.

C'est l'esprit de Coupe qui a fait les Polonais résister de façon aussi magnifique au Brésil qui reste grand favori de l'épreuve avec les Transalpins.

C'est l'esprit de Coupe qui a permis à la Hollande de tenir en échec, dans le temps

normal, la Tchécoslovaquie, finaliste de 1934.

Dans ces conditions quelles sont les chances de l'équipe de France pour l'avenir ?

Sans doute vais-je encore provoquer bien des surprises en disant que le onze tricolore n'est nullement battu d'avance, bien qu'il doive rencontrer dimanche une équipe qui lui est, c'est l'évidence, supérieure : l'Italie.

Il n'est nullement battu d'avance parce que c'est encore un match de Coupe qui va se jouer. Parce que le moral, la vitesse, la décision, la faculté de s'adapter aux circonstances, l'opportunisme joueront dans la rencontre un rôle de premier plan.

## Allemagne-Suisse (1-1)

Plus de trente mille spectateurs au Parc des Princes ! Une recette qui dépasse le demi-million et qui établit le record des huitièmes de finale ! Allemagne-Suisse a obtenu auprès de la foule parisienne un grand succès.

La foule était venue voir manger le dompteur, cependant que la critique était extrêmement curieuse, elle, de voir comment la fusion des meilleurs footballeurs d'Allemagne et d'Autriche avait pu s'opérer et quel en était le résultat.

Eh bien ! disons que le onze du Reich, s'il apparaît robuste et bien armé pour la lutte, nous a semblé également n'avoir pas trouvé sa nouvelle personnalité.

Des hommes comme Mock et Schmaus se plient difficilement à une tactique pour la-

quelle ils n'ont pas été faits et qu'ils n'ont jamais appliquée, sauf depuis deux mois.

Un footballeur tel que Hanemann, qui fut peut-être le meilleur joueur sur le terrain, est un virtuose de la passe courte et s'accommode assez médiocrement du jeu de ses voisins.

En bref, si les onze footballeurs de la grande Allemagne ont porté, samedi dernier, le même maillot, ils ont joué avec un esprit et peut-être, à certains moments, avec un cœur différents.

La rencontre fut en son début des plus médiocres. Visiblement les vingt-deux hommes

s'observaient et hésitaient à se livrer. C'est le but allemand réalisé par l'avant centre Gauchel, à la suite d'un centre de Pesser, qui arrangea tout.

Je dis : arrangea, et le mot est peut-être impropre, mais il n'est pas complètement faux en ce sens que, à partir de ce moment, les nerfs se détendirent et la majorité des équipiers se montrèrent sous leur vrai visage.

Pendant dix minutes, le onze du Reich réalisa un football remarquable. Puis, comme il sentait que la mi-temps était proche, il ralentit quelque peu. Et l'équipe de Suisse se ressaisit.

Une sortie en touche, non loin du poteau de corner. Une passe rapide d'Amado à Wal-lacek. Un centre de ce dernier. Une tête d'Abegglen. Et la marque était égalisée.

Ce résultat acquis au repos ne varia plus désormais. Au début de la seconde mi-temps, d'abord les gens du Reich eurent un léger avantage. Puis, à force de courage, de volonté, parce qu'ils disputaient plus la balle et jouaient plus rapidement, les Suisses dominèrent la situation.

Pendant de longues minutes ils eurent l'initiative des attaques. Et, si leur avant centre Bickel n'avait pas oublié la balle à différentes reprises, il est à présumer que les gens de la Confédération eussent réalisé l'exploit sensationnel, et défait dans le temps normal leurs adversaires.

Il n'en fut rien. Il fallut avoir recours aux prolongations. Elles ne permirent à aucune équipe de s'imposer. Après cent-vingt minutes de jeu, M. Langenus siffla la fin d'un match qui avait été plein de passion et beaucoup trop dur.

Se mirent particulièrement en vedette, parmi les footballeurs d'Allemagne, Raftl, goal keeper de premier ordre, Mock, Kitzinger et Kupfer — ces trois hommes forment une ligne intermédiaire de tout premier ordre ; enfin, dans l'attaque, Gauchel qui est un footballeur de grand avenir, Lehner et Hanemann.

Du côté suisse, Lehmann fut pour moi le meilleur défenseur, ce qui ne signifie nulle-



TOULOUSE : (de notre envoyé spécial) — Roumanie-Cuba (3-3 après prolongations). — Une curieuse coutume cubaine d'avant match qui a fort divertit le public toulousain.



## Brésil-Pologne (6-5)

(Strasbourg, de notre envoyé spécial.)

Le match Brésil-Pologne était, à coup sûr, la grande attraction de cette troisième Coupe du Monde. Evidemment, on souhaitait avant toute chose qu'il pût se dérouler normalement, afin que les fameux joueurs sud-américains, qui étaient arrivés en Europe précédés d'une telle réputation, puissent être jugés à leur vraie valeur.

La pluie ne tomba pas durant toute la première mi-temps, et c'est alors que l'on put constater que les joueurs qui nous venaient d'Amérique du Sud étaient bien les virtuoses que l'on nous avait annoncés. D'entrée, ils firent preuve d'une élégance, d'une subtilité, d'une habileté dans le maniement rapide du ballon qui désorienta complètement les colosses défenseurs polonais.

A la dix-huitième minute, sur une passe du demi gauche, l'inter gauche Peracio réussit à transmettre le ballon dans le trou à Leonidas qui fonce comme une flèche et ouvrit sans mal le score. Il fallut un penalty, à la vingt-deuxième minute, pour que les Polonais pussent égaliser, penalty dû à l'arrière noir Domingos qui devait décevoir au cours de cette partie. Le penalty fut aisément transformé par le grand avant-centre polonais Scherske.

Mais le Brésil qui continuait son exhibition — j'allais dire sa démonstration — reprit vite l'avantage, à la vingt-quatrième minute, grâce à un but marqué par l'inter droit Roméo, qui devait s'avérer sans doute le meilleur joueur du « onze » brésilien.

Un peu avant la mi-temps, à la quarante-cinquième minute, sur un centre de l'ailier droit Lopez, l'inter gauche Peracio, d'un bond extraordinaire, reprit la balle de la tête et la logea dans les filets. Le Brésil menait ainsi au repos par 3 buts à 1.

Personne alors ne se fût douté que le match comporterait des prolongations, tant la supériorité des footballeurs sud-américains avait été constante. Mais la pluie devait faire son apparition dès le début de la reprise. Une pluie très violente qui tomba en averse, une pluie d'orage qui transforma le ground en un véritable bourbier. Mettez-vous alors à la place des Brésiliens qui, dans leur pays, n'ont pas l'habitude de jouer sur un terrain détrempé et qui préfèrent ne pas jouer même lorsque la pluie tombe.

Il fallut jouer les prolongations.

Que penser du football brésilien ? C'est sans conteste un football très brillant, comparable sans doute à celui que nous révélèrent en 1924 les Uruguayens. Il vaut notamment par sa technique remarquable, par l'habileté de ses individualités, par son sens constant de l'attaque. Mais justement, le défaut du football brésilien est d'être sans doute trop orienté vers l'attaque. On ne se soucie presque pas de se défendre. On joue constamment avec le danger. Peu importe d'encaisser des buts : l'essentiel est d'en marquer davantage que l'adversaire.

Citons parmi les meilleurs joueurs : l'arrière gauche Machado, le demi-centre Silveira, l'avant-centre Leonidas, l'inter-gauche Peracio, et enfin et surtout l'inter-droit Roméo, qui fut sans doute le meilleur joueur sur le terrain.

L'équipe polonaise a droit à tous les éloges pour le cran avec lequel elle sut sans cesse inquiéter l'adversaire.

MAURICE BERTIN.



REIMS : (de notre envoyé spécial). Hongrie-Indes Néerlandaises (6-0). — Un des six buts hongrois. On remarquera que tous les joueurs européens sont démarqués. Au fond de cette vue générale, l'admirable cathédrale de Reims, qui forme l'horizon des spectateurs des tribunes.

ment que Minelli et Huber aient en rien démerité, Vernati fut un grand demi centre, mais pas toujours correct. Dans l'attaque, Abegglen et Wallacek se mirent surtout en relief ; Amado et Aebi valant surtout par leur rapidité d'action et leur esprit de décision.

Jeudi l'Allemagne partira encore favorite parce qu'elle a un plus grand réservoir d'hommes et qu'elle pourra présenter une équipe fraîche. Mais sait-on au juste ce qui va se passer ?

MARCEL ROSSINI.

## France-Belgique (3-1)

APPLAUDISSONS de grand cœur la belle équipe de France qui se montra sous le meilleur jour et battit l'équipe de Belgique, agressive, scientifique et courageuse, par 3 buts à 1. Oh ! certes, les tricolores ne ménagèrent pas, comme d'habitude, les émotions aux 40.000 spectateurs qu'ils firent passer à tour de rôle par des transes où l'angoisse et l'enthousiasme se partageaient la place ! Imaginez un départ foudroyant de l'équipe de France, quinze minutes splendides, indicibles ! Il n'y a qu'une équipe sur le terrain, celle de France. La balle vole de l'un à l'autre des onze tricolores et les Belges, littéralement médusés, interviennent gauchement, ne peuvent mettre un terme à cette rafale sanctionnée par deux buts, l'un, rentré avec opportunité par Veinante, sur un tir d'Aston mal arrêté par Badjou (et à la première minute de jeu !), l'autre dû à un rush perçant de Nicolas qui a foncé, évité les arrières et logé la balle dans le coin où Badjou ne l'attendait pas.

Ce quart d'heure passé, le stade vibrant sous les folles acclamations d'un public justement en délire, les Belges se ressaisirent et en firent voir de rudes aux Français. On peut être sûr que les Belges ne se « dégonflent » pas. Ils mirent en péril la défense française à plusieurs reprises et, même, Isenborghe, après une brève série de pas-

ses, rentra un joli but que Di Lorto ne put éviter. Allait-on perdre cet avantage conquis avec un tel brio, une telle élégance ? Non, bien que dominés maintenant, les Français trouvaient le moyen de se montrer les plus incisifs, les plus dangereux quand ils s'échappaient vers les buts belges.

En seconde mi-temps, les Belges eurent beau « cravacher », les Français soutinrent et brisèrent tous les assauts et s'adjugèrent même, grâce à une belle action d'Aston qui donna à Nicolas, bien placé, l'occasion d'un tir impardonnable, un troisième but. On sentit que les Belges avaient perdu l'espoir. Et, de fait, l'équipe de France retrouva en fin de partie ses ailes du début et faillit augmenter la marque.

M. Wuttrich a bien arbitré ce débat qui nous donna, en somme, un match très beau, très émouvant et plus serré que ne l'indique le score. L'équipe de France brilla par sa cohésion, sa vaillance et le perçant de ses avants qui méritent tous de larges félicitations, encore que le service de Heisserer et de Delfour laissât parfois à désirer.

RENE LEHMANN.

## Italie-Norvège (2-1)

(Marseille, de notre envoyé spécial.)

Quelques minutes avant ce match qui mit aux prises par un temps splendide et plutôt chaud au Stade Municipal de Marseille les équipes nationales d'Italie et de Norvège devant plus de vingt mille personnes qui laissèrent aux guichets la somme totale de 280.000 fr., vous n'auriez pas trouvé un spectateur qui consentit à jouer une somme si minime fût-elle sur les chances de la Norvège. Il ne faisait de doute pour personne que la Norvège serait battue et devrait s'estimer heureuse si elle n'était pas écrasée.

Le début du match parut d'ailleurs devoir donner raison à ces pronostiqueurs, qui, pour une fois, avaient réalisé l'unanimité. En effet, une minute et demie à peine après le coup d'envoi qui avait été donné par l'Italie, une offensive italienne se développa qui avait à

sa base l'avant centre Piola. La balle alla à Ferrari qui shoota. Le portier norvégien Johanson plongeait, mais, au lieu de bloquer la balle, la renvoya faiblement dans les pieds de Ferrari qui s'était rabattu et accourait à toute vitesse. Une seconde plus tard, la balle gisait dans les filets norvégiens.

Les Italiens ne perdaient pas de temps et la correction s'annonçait comme devant être sévère.

Peu à peu les Norvégiens, qui avaient commencé par se défendre presque exclusivement et quelquefois on l'a vu assez maladroitement, attaquèrent. A cet égard, le rôle du demi aile droit Henriksen qui joua pratiquement demi centre d'attaque fut capital. Le milieu et la fin de cette première mi-temps furent pénibles pour l'Italie qui avait à faire face presque à tout instant à des situations dangereuses et dont certaines paraissaient désespérées. Le remarquable portier Olivieri et, dans une certaine mesure, la chance puisque plusieurs shots norvégiens frappèrent le poteau, permirent à l'Italie d'attendre la pause sans qu'eût été diminuée leur maigre avance.

La deuxième mi-temps fut beaucoup moins intéressante, car les Italiens, conscients du danger qu'ils venaient de courir, se préoccupèrent beaucoup plus de conserver leur fragile avantage que de l'accroître.

Les minutes passaient et le match semblait devoir sombrer dans l'indifférence et se terminer sur ce score beaucoup trop flatteur pour l'Italie de un but à zéro en sa faveur lorsque, cinq minutes avant la fin, tout fut remis en question. Brustad, le meilleur des Norvégiens, bénéficiant habilement d'une belle ouverture de son avant centre, se rabattait et, d'un tir violent et précis, battait Olivieri.

Un but partout.

Si, finalement, les Italiens méritèrent de gagner, c'est que pendant la prolongation ils jouèrent mieux sans cependant, et d'assez loin, arriver à rappeler leur véritable valeur. Eriksen commit la faute de lâcher quelque peu la bride à Piola qui, dès la cinquième minute, utilisant une faute de Johansen exactement pareille à la première, marqua le but de la victoire.

EM. GAMBARDILLA.



REIMS : (de notre envoyé spécial) Hongrie-Indes Néerlandaises (6-0). — Mo Hang, gardien de but des Indes Néerlandaises, est superstitieux. Mais la splendide mascotte qu'il portait sous le bras avant le match ne lui a pas porté chance !





MARSEILLE (de notre envoyé spécial) : Italie-Norvège (2-1, après prolong.). — Une fois de plus, la Norvège n'a pas déçu et ne s'est inclinée que de justesse devant les Transalpins. Voici Ferrari en action, recevant une passe du centre.



MARSEILLE (de notre envoyé spécial) : Italie-Norvège (2-1, après prolong.). — Brustad bat-tant Olivieri, la Norvège égalise, à la consternation de Ferrari (à dr.) et d'Andreolo (à g.).



MARSEILLE (de notre envoyé spécial) : Italie-Norvège (2-1, après prolong.). — Une attaque italienne que l'intervention d'Holmsen (au sol) fait avorter. H. Johansen, parti sur le shot, n'a aucune peine à arrêter.



STRASBOURG (de notre envoyé spécial) : Brésil-Pologne (6-5, après prolong.). — Pressé par l'ailier brésilien Lopez, Madjeski, malgré la protection de Szepaniack, a laissé échapper la balle.

#### ★ KVAMMEN (Norvège)

Il exerce à Oslo la profession d'agent de police. Cela aurait pu le prédestiner au rôle de demi-centre policeman.

Mais il préfère réglementer la circulation de son équipe en jouant intérieur.

C'est un grand joueur et les Anglais qui s'y connaissent un peu voulaient l'engager à l'Arsenal... tout comme un simple Hiden.

Ce ne sont pas les Italiens qui déclareront que les Britanniques ont été mauvais juges, car Kvammen, à Marseille, leur a donné bien des émotions.

#### ★ WILLIMOWSKI (Pologne)

Célèbre pour son jeu... et célèbre pour une affaire retentissante.

Ce Polonais faillit faire un beau chopin à J.-B. Lévy!

A montré dimanche contre le Brésil que la publicité faite autour de son nom était parfaitement justifiée.

A marqué — excusez du peu — quatre buts!

## Cinq as de la Coupe

On ne le reverra plus, hélas! pendant le tournoi. Mais le verra-t-on en France?

La Pologne ferait bien de le cacher... Les acquéreurs ne vont pas manquer!

#### ★ HAHNEMANN (Allemagne)

Un Viennois, un pur Viennois.

De sang, de caractère, de jeu. Ce qui fait qu'au moment de l'Anschluss certains pensèrent que, dame... la France... est une terre d'exil toute désignée.

Mais la plus grande Allemagne tint à le conserver, et ce n'est pas samedi qu'elle l'a regretté encore.

Hahnemann se prodigua, démarqua sans arrêt ses partenaires...

Il ne fut pas récompensé de ses efforts... car Gauchel le comprit comme Alcazar peut comprendre Verlaine ou Baudelaire.

#### ★ PLANICKA (Tchécoslovaquie)

On annonce sa retraite chaque année depuis quelques saisons déjà... Il ne fait pas ça « à la Mayol ». Quand il prend sa retraite, c'est sérieux, et Angleterre-Tchécoslovaquie devait être son apothéose.

Mais on ne remplace pas un Planicka et, pour défendre les couleurs de sa chère patrie, il a différé la date de ses adieux.

Il jouera jusqu'au jour où la Tchécoslovaquie lui aura trouvé un digne successeur.

Sinon vous applaudirez encore longtemps ses étonnants sauts de carpe, la sobriété, remarquable de ses gestes. Il fut un des héros de la finale de la dernière Coupe de Monde... et il voudrait bien l'être encore pour la finale 1938.

Les Brésiliens, à Bordeaux, pourront ajuster leurs shots dimanche.

#### ★ LEONIDAS (Brésil)

Un plaisantin, un comique...

Mais qui a l'air terriblement vif.

Et sur le terrain il ne l'est pas moins.

Toujours aux aguets, il manie la balle avec une adresse invraisemblable.

Il « travaille » le ballon de football comme Tilden « travaillait » la balle de tennis.

C'est de l'art... du grand art... et, ce qui est mieux, un art productif, car, contre la Pologne, Leonidas a réalisé gentiment son petit « hat trick ».

J. ESKENAZI.

STRASBOURG (de notre envoyé spécial) : Brésil-Pologne (6-5, après prolong.). — Un des buts brésiliens, contre lequel Madjeski, parti trop tard, ne peut rien. A gauche, Ga-lecki suit la balle d'un œil consterné.



LE HAVRE (de notre envoyé spécial) : Tchécoslovaquie-Hollande (3-0, après prolong.). — Un plongeon manqué de l'athlétique Van Male (au sol), et c'est un nouveau but pour les Tchèques.



# Souvenirs de la première Coupe du Monde

par le célèbre arbitre belge **JOHN LANGENUS**

DANS les différentes zones créées par la Fédération Internationale de Football, les éliminatoires pour le troisième Championnat du Monde battent son plein, en attendant que le tournoi final vienne donner au public français les plus belles émotions sportives.

Ayant eu l'occasion d'assister aux matches de cette première Coupe du Monde, je voudrais vous raconter un peu de tout ce que j'ai pu y voir. Je négligerai les incidents du voyage et les beautés du paysage, telle que la splendide baie de Rio-de-Janeiro qui fut saluée par les footballeurs européens par des cris d'admiration, alors qu'un footballeur traverse en chemin de fer souvent les plus beaux sites en jouant aux cartes.

À Montevideo, capitale de l'Uruguay, vit un peuple très sympathique, aux enthousiasmes spontanés. Ce peuple est sportif jusqu'au bout des ongles et se rend en masses serrées aux matches de football. Fêtant le centenaire de son indépendance, l'Uruguay avait voulu organiser ce premier Championnat du Monde comme point culminant des fêtes jubilaires.

Je dois dire que l'Uruguay avait bien fait les choses. Non seulement on avait construit un merveilleux stade, nommé stade du Centenaire, mais on voulait aussi, par un entraînement sérieux, arriver à remporter le Championnat du Monde, tout comme on avait gagné en 1924 le Tournoi olympique de Paris et, en 1928, celui d'Amsterdam.

Les quatre tribunes du nouveau stade

avaient reçu un nom spécial et rien que la dénomination de ces tribunes montrait déjà l'intention de l'Uruguay de remporter la victoire finale. En effet, une tribune s'appelait « Tribune olympique », en souvenir des triomphes de l'Uruguay aux Jeux olympiques, une autre était la « Tribune Colombes », pour commémorer la victoire de 1924, une troisième s'appelait « Tribune Amsterdam », en souvenir du succès de 1928 et la quatrième avait reçu le nom de « Tribune America », voulant bien dire par là que la victoire finale de l'Uruguay, dans cette première Coupe du Monde jouée en territoire américain, était absolument prévue.

## ENTRAÎNEMENT ET ABSTINENCE

L'entraînement aussi était entièrement dans le signe de cette victoire finale. Un mois avant le commencement du championnat, tous les joueurs sélectionnés étaient réunis dans un hôtel situé dans un de ces multiples parcs merveilleux que Montevideo possède.

Il était défendu à tous ces joueurs d'avoir des rapports avec le monde du dehors. Tous vivaient suivant un régime d'entraînement soigneusement élaboré. Et tout allait bien jusqu'à huit jours avant le championnat. Le goal-keeper Mazali, bien connu pour avoir joué à Paris et à Amsterdam, est un homme marié et père de famille. L'on comprend qu'après trois semaines de réclusion, il voulait revoir une

fois les siens. Nuitamment, il escalada l'enclos du parc et rentra chez lui, pour revenir au camp d'entraînement avant la levée du jour. Mais son absence avait été constatée par la ronde de nuit qui vérifiait régulièrement la présence des joueurs. Et lorsque Mazali rentra sur la pointe des pieds, tel un cambrioleur, il fut pincé. La direction lui fit des remarques sévères. On voulut bien lui pardonner, mais il ne s'agissait plus de recommencer. Et pendant deux jours Mazali rentra dans les rangs.

Mais voilà que de nouveau, une nuit, Mazali enjamba la clôture du camp. Avant l'aube il était rentré, mais avant d'avoir regagné sa chambre, les cerbères vigilants l'avaient pris en flagrant délit d'escapade.

Cette fois, la direction de la fédération fut intransigeante. Mazali fut prié de rentrer définitivement chez lui; il ne jouerait pas la Coupe du Monde. Et dans tous les matches, l'Uruguay avait comme gardien de but Balles-treros, remplaçant, qui s'acquitta, du reste, très bien de sa tâche souvent difficile.

L'exclusion de Mazali fut bien pénible pour le joueur. Non seulement cette punition jeta sur lui un blâme, je dirai de lèse-patriotisme, mais elle lui coûta par-dessus le marché très cher. En effet, après avoir remporté le titre de champion du monde, le Parlement uruguayen offrit à tous les joueurs une prime, une récompense nationale qui s'est chiffrée à environ 30.000 francs par joueur.

## DEMOLISSONS LES PALISSADES

Le stade du Centenaire n'était pas prêt pour le jour de l'ouverture du tournoi mondial et les premiers matches furent joués sur les terrains des grands clubs, soit du Nacional, soit de Penarol. Après cinq jours, le merveilleux stade, pouvant contenir cent mille spectateurs, places assises mais pas couvertes, était praticable. C'est le seul stade que nous connaissions exclusivement destiné au football, puisque ne possédant ni piste d'athlétisme ni piste cycliste.

L'inauguration de ce stade fut un événement dont personne ne voulut se priver. Je n'ai jamais assisté à un engouement pareil pour une rencontre sportive. Toutes les places étaient vendues d'avance. Malgré cela, des dizaines de milliers d'amateurs se rendaient tout de même au Parque de los Aliados dans l'espoir de pouvoir entrer en resquilleurs. Soldats et policiers, quoique présents en nombre imposant, étaient incapables de retenir le flot envahisseur. Et nous avons vu des groupes d'enthousiastes travailler patiemment à l'aide d'une poutrelle pour démolir un panneau de clôture, et ce sous l'œil impuissant de la police.

Finalement la brèche était faite et, triomphalement, Montevideo prit d'assaut son stade pour assister au défilé de tous les participants d'abord, au match Uruguay-Pérou ensuite, première apparition de l'Uruguay dans cette Coupe du Monde.

Le « popolo » était massé jusque tout près de la ligne de touche et tous les escaliers, toutes les issues étaient noirs de monde. Le stade contenait, ce jour-là, de 115 à 120.000 spectateurs.

## L'URUGUAY

### A DEUX DOIGTS DE SA PERTE

Et la lutte fut superbe. Le Pérou, qui venait déjà de battre la Roumanie par 3-1 dans un match d'une dureté excessive, pouvait être pour l'Uruguay un écueil bien dangereux. Non seulement le Pérou était de taille à rendre la victoire difficile, mais encore le jeu dur des Péruviens pouvait priver l'Uruguay, pour les matches suivants, de quelque joueur indispensable.

Dans l'équipe du Pérou, il y avait deux joueurs du type de Jack Johnson, nègres d'ébène, à la carrure de boxeurs; et il y avait aussi trois joueurs élégants et gracieux, qui auraient pu être des frères de Joséphine Baker. Le match fut correct, mais très disputé. A une attaque uruguayenne suivait une attaque du Pérou, et il fallait à l'Uruguay soixante-cinq minutes de jeu avant de pouvoir marquer, par le manchot Castro, le seul but de la rencontre. Pendant soixante-cinq minutes le public avait vécu dans une atmosphère nerveuse; on craignait la défaite, au moins le match nul, et lorsque le but de la victoire fut réussi, toutes ces passions contenues vibrèrent au grand jour dans des cris d'enthousiasme, pendant de longues minutes.

Au coup de sifflet final, le terrain était rempli en un clin d'œil de milliers de spectateurs. On dansait, on jubilait et on portait les joueurs célestes — le nom donné aux joueurs de l'Uruguay par rapport à la couleur de leur maillot — en triomphe. Ce fut un spectacle indescriptible et inextinguible, car l'arbitre de la rencontre a dû jouer du coude pendant vingt bonnes minutes avant de pouvoir arriver à son vestiaire situé au haut d'un escalier entre les tribunes Olympique et Amsterdam. Et nous disons vestiaire par façon de parler. Le nouveau stade était prêt pour recevoir les spectateurs, les vestiaires n'étaient pas terminés entièrement, raison pour laquelle on avait prié joueurs et arbitre de s'habiller à l'hôtel.

Et puisque personne n'avait compté avec une affluence aussi extraordinaire un jour de semaine — c'était un vendredi — les moyens de transport aussi n'étaient pas en rapport avec le monde à transporter.

Et nous avons vu l'arbitre de ce match se balader à pied sur bottines à crampons dans les rues de Montevideo pendant trois quarts d'heure...

J. L.

## LE ROMAN

### DES GRANDS FOOTBALLEURS

#### Une « première » sensationnelle

Et le dimanche, tous les records de recettes étaient battus au stade du Genova à l'occasion de la « première » de Stabile contre le Bologna qui était alors leader du championnat et qui comptait dans son équipe les fameux joueurs Gianni, Monzeglio, Gasperi, Pitto, Baldi, Genovese, Fedullo, Schiavio et Reguzzoni.

En principe, Stabile n'aurait pas dû jouer ce match, car il n'était pas tout à fait régulièrement qualifié. Mais, sur les instances des dirigeants génois, le président de la Fédération italienne, M. Arpinati et le secrétaire général Zanetti, qui étaient d'origine bolognaise, avaient eu le beau geste. Le « Filtrador » s'aligna donc contre le Bologna. Au début, marqué étroitement par le demi-centre adverse — un colosse qui le dominait d'une bonne tête au moins — Guillermo ne fit pas grand-chose et les visiteurs dominèrent. Mais bientôt Stabile eut aisément repéré le point faible de son policeman : il n'était pas rapide et, peu avant la mi-temps, dans son style caractéristique, lorsque, pour la première fois, on lui eut passé le ballon entre les deux arrières bolognais, Guillermo partit comme une flèche et ouvrit le score. Si bien qu'au repos le Genova, qui avait été dominé, menait par 1 but à 0. Ce fut, peu après la remise en jeu que le nouvel avant-centre du Genova prouva qui il était. Coup sur coup, en effet, il marqua deux buts splendides au milieu d'un enthousiasme indescriptible. Le match se termina d'ailleurs sur la marque de 3 à 0 en faveur du Genova.

Ainsi, pour son premier match, Stabile avait réussi le *hat trick* et, à lui seul, battu le Bologna, comme devaient l'écrire en manchette, le lendemain, tous les journaux.

La semaine suivante, le Genova s'en fut rencontrer la Lazio, à Rome. Durant toute la semaine, la presse avait fait de tels éloges du « rapatrié », que le Duce et ses deux fils s'étaient déplacés au stade pour ce match Lazio-Genova. Guillermo se rappelle qu'au moment de la présentation des deux équipes, devant la tribune d'honneur, le plus jeune des deux fils de Mussolini avait tendu le bras dans sa direction en se tournant vers son père.

Contre la Lazio, le Genova perdit. Stabile avait été cette fois dans l'impossibilité absolue de faire le moindre geste, tant il était marqué impitoyablement et parfois des plus irrégulièrement, car les défenseurs de la Lazio n'hésitaient pas, pour l'annihiler, à le saisir à bras le corps et à le tenir par son maillot. Par ailleurs, les joueurs génois avaient été loin de reproduire leur dernière partie et Stabile avait été quelque peu laissé à lui-même. Il comprit ce jour-là quel rôle capital pouvait jouer dans le championnat italien le fait pour une équipe de jouer chez elle.

#### La première blessure

Vittorio Pozzo, le sélectionneur unique italien, n'avait pas tardé à songer à Stabile pour la « squadra azzurra » et il venait de le convoquer pour un prochain entraînement en compagnie des Meazza, Orsi, Monti et autres Cesarini, lorsque le « Filtrador » fut victime de son premier grave accident.

Ce fut au cours d'un match amical joué par le Genova contre Alessandria. Stabile venait de prendre en défaut la défense adverse à toute vitesse, il fonçait vers les buts, lorsque le goal adverse, Raspetti, s'élança au-devant de lui. Il s'y prit si mal pour plonger que sa tête vint

## GUILLERMO STABILE<sup>(4)</sup> “EL FILTRADOR”



Stabile.

brutalement frapper la jambe droite de l'avant-centre. Dans des circonstances semblables, la plupart du temps, c'est le goal qui risque d'être grièvement blessé. Cette fois-là, ce fut le contraire. Stabile tomba à la renverse et sentit rapidement une chaleur insolite envahir sa jambe. Lentement, il s'assit, puis regarda sa jambe. Après la rotule, elle était difforme. Le tibia et le péroné, comme on devait le diagnostiquer tout de suite, étaient brisés. Immédiatement, au milieu de la consternation générale, on emporta le « Filtrador » à l'hôpital, puis, de là, à la meilleure clinique de Gênes, chez le fameux professeur Drago.

#### Une délicate opération

— C'est à lui, dit Stabile, que je dois sans doute d'avoir pu rejouer. Il m'a, en effet, soigné comme un fils, et pour remettre ma jambe en état il dut réussir une opération délicate. J'ai suivi toute cette opération. J'ai vu le chirurgien tirer ma jambe à l'aide d'une courroie fixée à mon pied et passée autour de sa taille, cependant qu'avec les doigts il cherchait à remettre les os brisés en place. Cette opération-là ne me fit pas trop souffrir, mais, par contre, huit jours plus tard, à la suite d'une radio qui révéla qu'il fallait tout recommencer, ce ne fut

pas drôle. On dut recasser ma jambe et, comme l'ossification était déjà commencée, je vous laisse à penser ce que j'ai pu endurer. Enfin on me mit le plâtre et je n'eus plus qu'à attendre ma guérison. Je restai deux mois à l'hôpital. Cinquante personnes au moins me rendaient visite tous les jours. Dans ma chambre, c'était un défilé continu de dirigeants, d'amis, de joueurs, de supporters. Une affluence de télégrammes et de lettres de sympathie. Comme on était à Pâques, on m'apportait des centaines de cadeaux et surtout des œufs de Pâques de toutes les dimensions que je me faisais un plaisir de remettre aux enfants qui me rendaient visite, car, alors, je n'avais pas encore ma petite Yolanda. Ma convalescence fut longue et je dus marcher longtemps avec des béquilles.

C'est à la suite d'un incident avec l'entraîneur, le fameux Orth, que j'ai quitté l'Italie pour la France. J'ai payé moi-même mon transfert à Gênes pour me rendre libre, et j'avais préparé toutes mes affaires pour regagner l'Argentine lorsque je décidai, avant de reprendre le bateau, d'aller visiter Paris que je ne connaissais pas. C'est alors que je reçus des propositions de MM. Lecorre, Balestra et Gamblijn. Vous savez le reste de ma carrière, ma

grande joie de me trouver au Red Star et en France.

» En tant que joueur à Paris, selon moi je n'ai fait véritablement qu'un match digne de mon passé, digne de ma réputation. Ce fameux Paris-Vienne gagné par l'équipe de Paris par 6 à 5 et au cours duquel je marquais trois buts. Un bon souvenir également, le match de Coupe disputé l'an dernier par le Red Star contre Lens, au cours duquel, de trente mètres, je marquais le but de la victoire. »

#### Le meilleur souvenir

Stabile s'est arrêté de parler. Il regarde des photos. Il les compare. Voilà la toute dernière. Elle a été prise à Saint-Ouen, alors qu'il s'entraînait avec la petite Yolanda.

« Déjà de la neige sur mes cheveux ! », murmure-t-il.

Puis il sourit :

— J'ai rapporté tout de même un bon, un précieux souvenir d'Italie : la Yolanda, qui ne veut plus vivre ailleurs qu'à Paris.

MARIO BRUN.

FIN

Voir « Match », numéros 623, 624, 627.







pas joué la demi-finale de la Coupe de France contre Le Havre avec quatre étrangers : Vasconcellos, Olej, Kohut et Weisskoff, car ce dernier est français depuis le mois d'avril.

■ **Tatave.** — 1<sup>er</sup> Kappé est français et Vasconcellos brésilien ; 2<sup>e</sup> en cas de victoire sur la Belgique dans la Coupe du Monde 1938, la France rencontrerait au second tour le vainqueur du match Italie-Norvège.

■ **Jean Lesmayoux.** — Si les gardiens de buts ont de très grandes mains ? Cela est très variable. Quand à Rudi Hiden, il est un de ceux possédant les plus grandes mains.

■ **Jean-Paul-Pierre.** — 1<sup>er</sup> Après avoir été aux places d'honneur dans Paris-Ezy et Paris-Evreux, Lionel Talle, qui appartient à l'A.C. Boulogne-Billancourt, a gagné cette saison : Paris-Conches, fut second de Paris-Caen, second du Championnat de Paris et premier de Paris-Rouen ; 2<sup>e</sup> Il n'a pas encore effectué son service militaire et est âgé de vingt ans ; 3<sup>e</sup> Il est amateur et espère bien le rester jusqu'aux Jeux Olympiques ; 4<sup>e</sup> Le Tour de France 1937 comprenait vingt étapes et fut gagné par Roger Lapébie devant l'italien Vicini, le Suisse Amberg et l'italien Camusso.

■ **La Gamaille.** — 1<sup>er</sup> Pour obtenir une licence de coureur cycliste, adressez-vous à l'U.V.F., 24, boulevard Poissonnière. Celle-ci délivre des licences à partir de l'âge de seize ans ; 2<sup>e</sup> Pour les débutants, nombreuses sont les courses qui ont lieu chaque dimanche dans la région parisienne, et pour celles-ci les engagements sont clos le jeudi à l'U.V.F.

■ **Pierre Richon.** — Impossible vous donner adresse. Ecrivez-nous, ferons parvenir.

■ **Un vert et blanc.** — Non, Hillier, entraîneur du F.C. Antibes, n'est pas le même que l'ancien demi-centre du F.C. Sète, ce dernier joue actuellement à Dunkerque.

■ **Espoir routier.** — 1<sup>er</sup> Le champion de France des amateurs et indépendants est Serge Svoboda. Celui-ci appartient au C.S. International et est né à Paris le 17 mars 1916 ; 2<sup>e</sup> Il est actuellement militaire ; 3<sup>e</sup> Roger Paris est né en mai 1919. Cette année, il a remporté le Critérium amateur, Paris-Rennes et Paris-Caen.

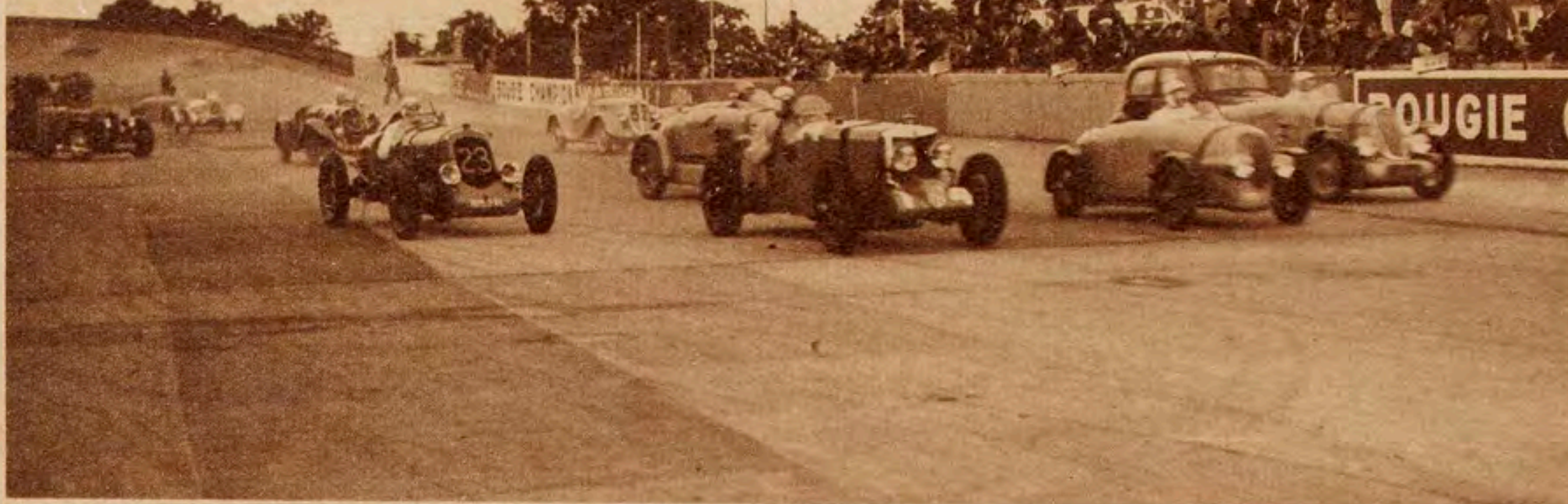
■ **Un lecteur de « Match » à Damas.** — 1<sup>er</sup> L'équipe de France qui fit match nul avec la Belgique au cours de la saison 1934-35 avait la composition suivante : Lense, Diagne, Matflier, Delfour, Veriest, Charbit, Aston, Becq, Courtois, Veinante et Langillier ; 2<sup>e</sup> Le 19 mai de la même année, l'équipe de France battait la Hongrie à Paris par 2 buts à 0, après avoir mené au repos par 2 buts à 0. Ces deux buts furent marqués par l'avant-centre Courtois ; 3<sup>e</sup> France-Italie eut lieu le 17 février 1935 à Rome, nous fûmes battus par 2 buts à 1. Le but français fut marqué par Keller.

**ACHILLE**  
aux pieds nickelés.

Nous publierons dans notre prochain numéro la suite de « L'A. B. C. de la Médecine sportive », de notre collaborateur le docteur Mathieu.

**IMPRIMERIE SAPEL**  
98, rue Réaumur, Paris.  
Le Gérant : H. DESPLANQUES

# Le Bol d'Or



MONTLHERY. — BOL D'OR. — Le départ des voitures.

Je ne connais rien de plus triste que l'autodrome de Montlhéry un jour de pluie. Ah ! ces vingt-quatre heures du Bol d'Or motocycliste ont été bien souvent moroses. Il est vrai que les principaux coureurs qui auraient été indéniablement des animateurs de tout premier ordre n'étaient pas en course depuis la veille.

Nous comptons beaucoup, par exemple, sur le duel que Marcel Perrin et Georges Monneret se seraient livré si l'un n'avait pas abandonné dès les premiers tours, par suite de la faiblesse de l'embellage de son moteur, et si l'autre n'avait pas cassé son cadre au moment où il avait encore toutes chances de réaliser le programme qu'il s'était fixé, c'est-à-dire franchir le cap des 2.400 kilomètres dans les vingt-quatre heures.

Et j'ai comme une vague idée qu'il y serait parvenu.

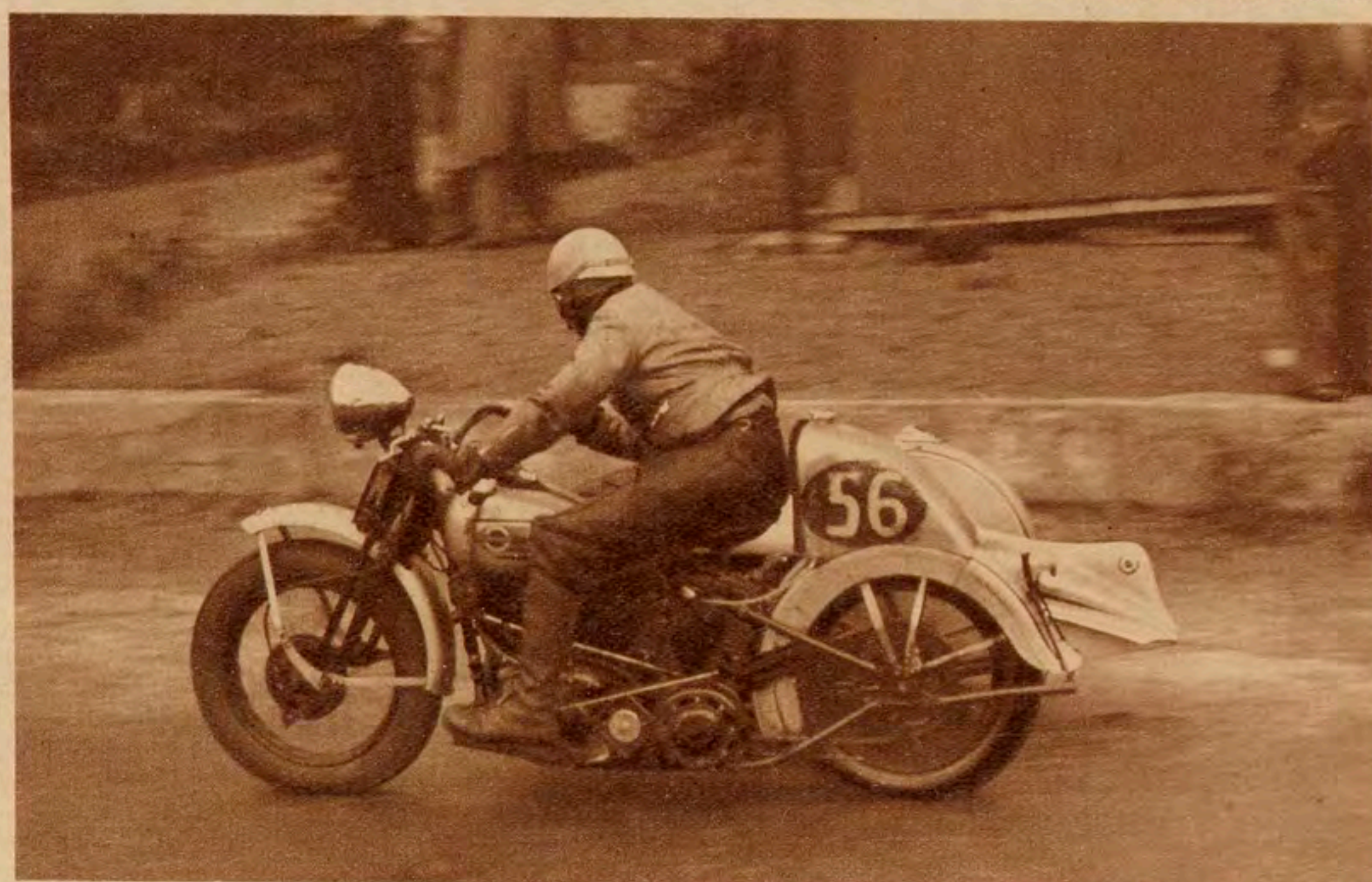
Mais, ces deux « ténors » n'étant plus en course, le troisième favori, Tabart, vainqueur l'an dernier, pouvait encore nous réserver quelque belle surprise.

Cette surprise, nous l'avons eue, mais elle ne manquait encore pas d'imprévu. En effet, Tabart, qui menait la course à sa guise, annonça, sans que personne puisse le faire revenir sur sa décision, qu'il était bien trop fatigué pour continuer.

A quoi tient donc que les concurrents aient été, plus particulièrement cette année, aussi rapidement exténués ?

A la pluie qui, à maintes reprises, tomba sur le plateau de Saint-Eutrope. C'est bien possible, encore que l'an dernier la pluie n'ait point cessé de tomber.

Mais n'est-ce pas dû plutôt au fait que les coureurs durent, pendant les premières heures, soutenir un train d'enfer ? Le Bol d'Or n'est



Un passage de Tinoco, vainqueur du Bol d'Or des motos.

pas une épreuve de vitesse disputée sur deux cent cinquante kilomètres. Elle a lieu sur vingt-quatre heures, et il importe sans doute de savoir se ménager.

Aussi les abandons ont-ils été très nombreux : 23 concurrents sur les 46 qui avaient pris le départ ont abandonné avant la fin. Ces chiffres sont suffisamment éloquents, n'est-ce pas ?

A l'arrivée, j'étais près du vainqueur et j'ai vu Tinoco — un athlète cependant — s'évanouir d'épuisement.

Deux heures avant la fin, si Georges Monneret, son conseiller et professeur, et l'ancien coureur de Monet-Goyon, Georges Martin, son manager, n'avaient pas insisté, Tinoco ne serait certainement pas reparti.

« Je conduisais sur la fin, nous disait-il peu après, comme un automate. J'entrais dans les virages sans savoir comment, et j'en sortais par l'effet d'un miraculeux hasard. Mon degré de fatigue était tel que j'en devenais inconscient. »

« En effet, ajoutait Georges Monneret, Tinoco n'avait plus la force de tenir son guidon. Il passait devant les tribunes en se croisant les bras. »

Et Georges Monneret de nous parler longuement de son poulain.

« Le Bol d'Or est sa première course. C'est un charmant garçon d'une rare modestie avec lequel j'aime m'entraîner. »

« Nous allions depuis un mois effectuer en compagnie de Martin quelques centaines de kilomètres sur la route et j'ai pu apprécier ses réelles qualités. »

« D'ailleurs, il sera mon coéquipier prochainement, lorsque je vais m'attaquer à certains records du monde. »

Le Bol d'Or, malgré qu'il ait été très pénible, a néanmoins été marqué par la chute de six records de catégories.

Et nous pouvons saluer la belle démonstration que nous donnèrent les coureurs amateurs. Les deux coureurs de l'A.M.C.F., Robertson et Lamorlette, ne gagnèrent-ils pas les catégories 500 et 350 cmc ?

Chez les professionnels, il y eut également de belles performances établies. Le Roy, l'excellent pilote de Terrot, s'appropriait avec une belle netteté le record de la catégorie 250 cmc terminant au surplus deuxième du classement général.

La firme dijonnaise s'octroie en outre une probante victoire en 175 cmc avec Pache qui, lui aussi, mit à mal le record précédent.

Maucourant, le champion du vélo-moteur de 125 cmc., parcourut dans ses vingt-quatre heures près de 1.632 kilomètres, cependant que François et Hordelaly se taillèrent aussi de beaux succès en side-car.

Amédée Gordini m'avait dit, avant de prendre le départ du Bol d'Or automobile :

— Si ma voiture ne casse pas, je crois que je pourrai battre le record de l'épreuve en roulant à plus de cent km. de moyenne horaire...

Et Gordini, aussi bon pilote qu'il est excellent mécanicien, a gagné le Bol d'Or tout en battant le record général de l'épreuve et comme il l'avait si audacieusement prévu, en effectuant dans ses vingt-quatre heures de ronde 2.456 km. 564, ce qui, autrement dit, représente une moyenne horaire de 102 kilomètres 347.

Il serait difficile d'être aussi bon prophète. Bien sûr, comme toutes les courses et plus particulièrement dans le Bol d'Or, les malchanceux sont nombreux. Ainsi Grignart qui marqua, avec sa monoplace Amilcar, une trop nette supériorité au début de la course pour que cela pût durer. Dommage toutefois que Grignart n'ait pas la voiture résistante et rapide qui lui convient, car ses qualités sont incontestables. Il y a eu Coutet, Coutet, au volant de sa 1.500 cmc. Riley a été éblouissant pendant toute la première partie de l'épreuve, et maintes fois on le vit au commandement, menant, si l'on peut dire, la course à sa guise. Et puis il cassa après avoir cependant livré un match de toute beauté à Breillet qui, lui, conduisait une Simca.

Mais Amédée Gordini avait déjà pris possession, si je puis dire, en se hissant carrément à la première place aussitôt après la nuit. Il termina, comme vous le savez, sans être autrement inquiété, après avoir battu le record général.

Alphonse de Burnay, qui était au volant d'une M.-G., gagna avec une dérisoire facilité la catégorie 1.100 cmc., puisqu'il terminait avec seulement 50 kilomètres de retard sur Gordini,

mais en améliorant, lui aussi, le record général de l'épreuve en effectuant une moyenne horaire supérieure à 100 km.

Le voici donc franchi, ce cap fatidique, et par trois concurrents. Polledry, qui conduisait une Aston-Martin, a, en effet, pulvérisé le record en parcourant 2.326 km. 622.

Mais la chute des records ne s'arrête pas là. Horvilleur, avec sa toute petite Simca-Cinq, s'est octroyé le record de la catégorie 750 cmc. en effectuant 2.027 km. 900.

84 km. 500 de moyenne horaire ! Pas mal ! Tous les records ont donc été battus, et de loin.

**GEORGES FRAICHARD.**

★  
**TOUJOURS PREMIERS...**

Les CHAINES BRAMPTON & RENOLD remportent un éclatant succès dans cette dure épreuve en triomphant au classement général avec Tinoco sur Harley-Davidson. Elles remportent également la première place du classement dans les catégories :

MOTOS. — 125 cmc. : Maucourant sur M.R. ; 175 cmc. : Pache sur Terrot ; 250 cmc. : Leroy sur Terrot.

SIDECARS. — 1.000 cmc. : Tinoco sur Harley-Davidson.

★  
**TOUJOURS LE PNEU DUNLOP**

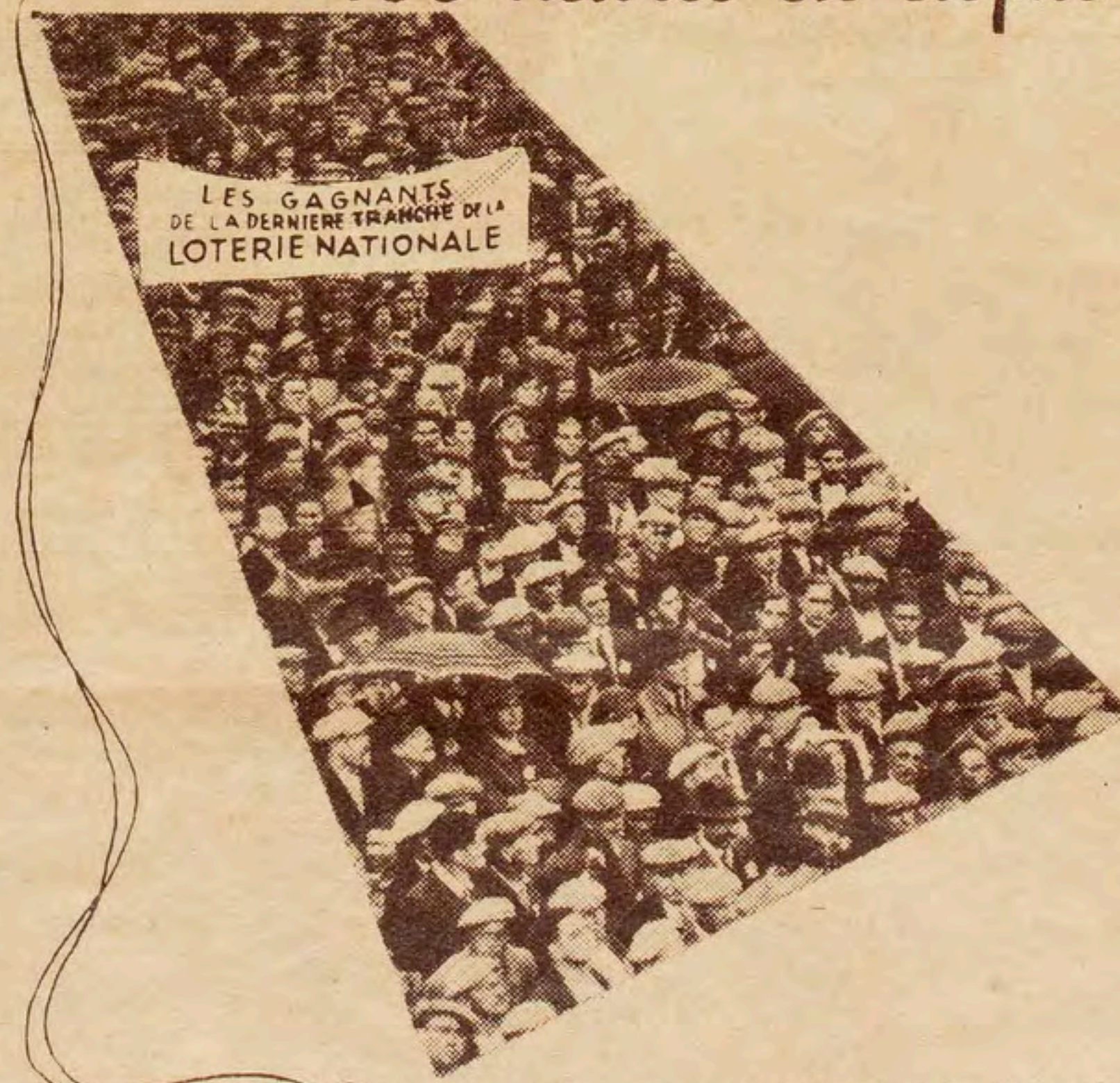
Pendant l'épreuve motocycliste au Bol d'Or, à Montlhéry, quatre des records battus (ceux de Leroy, Pache, François, et particulièrement celui de Tinoco) ont été réalisés avec des motos et sidecars équipés par DUNLOP. De même que pour le Bol d'Or auto.

Gordini, vainqueur de l'épreuve, avait sa voiture équipée de pneumatiques DUNLOP.



La première cigarette de Gordini après sa victoire dans l'épreuve réservée aux voitures.

## Une manifestation monstre 100 heures de défilé



C'est ce qu'on verrait si l'on prenait fantaisie aux 2.000.000 gagnants de se diriger tous ensemble vers le Pavillon de Flore, après le tirage d'une seule tranche de la

# LOTTERIE NATIONALE

## Tentez donc votre chance !



# match

*Le plus grand hebdomadaire sportif*

DANS CE NUMÉRO :

## La Coupe du Monde



PARC DES PRINCES : ALLEMAGNE-SUISSE (1-1). — Faire match nul après les prolongations prouve bien l'égalité, sinon du jeu, du moins des efforts des deux adversaires. Allemands et Suisses en « découdront » de nouveau jeudi, au Parc des Princes. Sur ce document, l'excellent gardien allemand, le Viennois Raftl, dégage en souplesse, protégé par Kitzinger et chargé par le Suisse Abegglen, bien connu et aimé des sportifs français.

(VOIR NOTRE REPORTAGE SUR LA COUPE DU MONDE, PAGES 1, 2, 3, 10, 11, 12.)